

TOUS LES  
VENDREDIS

# Ciné- mondial



*l'hebdomadaire du Cinéma*

N° 11. — 17 OCTOBRE 1941.

4<sup>F</sup>



GEORGES GREY, mieux qu'un  
espoir, une certitude...

(Photo Harcourt)

# instantanés

TROP PARLER NUIT...



La scène se passe aux Champs-Élysées. Bernard Lancret assis à la terrasse du Colisée en compagnie d'une charmante jeune fille, aperçoit un ami et l'invite à prendre un verre. La conversation s'engage... ils parlent de tout et naturellement du cinéma, et des jeunes premiers... L'ami commence à débâter Roger Duchesne. Bernard l'interrompt rapidement. Excuse-moi, dit-il, en désignant la jeune fille. J'ai oublié de te présenter : Charlotte Duchesne... la sœur de Roger. L'ami s'est évanoui... sans commentaires.

CONFUSION !

Le comique Maffre est, dans Le Briseur de Chaînes, le bonimenteur du cirque Marcu. Il devait annoncer l'autre jour, au cours d'une scène, la grande attraction du spectacle : — Venez voir le fameux dompteur entrer sa gueule dans la tête du lion !  
Éclat de rire dans le studio en entendant ce lapsus, mais le metteur en scène Daniel Normand faillit se fâcher tout rouge. L'hilarité générale finit pourtant par le désarmer et le gagner à son tour.



CET AGE EST SANS PITIÉ



Louis Daquin, qui vient de terminer Nous les Gosses, nous a rapporté un mot d'enfant charmant.

Chaque matin arrivait au studio le petit blondinet de six ans à peine qui se présentait sur le plateau la chevelure toujours en désordre :

— Tu n'as donc pas une brosse ou un peigne à cheveux à la maison, pour te coiffer, lui demanda Daquin.  
— Non, m'sieu, répond le gosse.  
— Et ton papa, alors, comment fait-il ?

— Il est chauve !...

QUESTIONS DE SENS

À la sortie d'une générale assez récente, un critique dramatique réputé pour son impartialité, échangeait ses impressions avec Henry-Georges Clouzot : « Mon cher, disait-il, croyez-moi... cette pièce n'est pas mauvaise du tout, bien que le texte ait un peu vieilli ; la mise en scène est adroite, les costumes et les décors ravissants ; quant aux acteurs, ils sont parfaits à part évidemment celui qui joue le père, il est exécrable ! Avez-vous remarqué sa façon de se tenir en scène ? Du premier au dernier acte, il s'est produit les yeux presque fermés, on aurait pu le croire aveugle. Et Clouzot d'acquiescer : — Oui, en effet... on pourrait le croire aveugle, c'est bien dommage d'ailleurs... j'aurais tellement préféré qu'il fût muet !



UN JUGEMENT AVEC APPEL

Ce confrère qui est dans un journal hebdomadaire où il est de bon ton de critiquer à tort et à travers, devrait bien tourner sept fois sa plume dans l'encrier avant de porter des jugements définitifs.

C'est ainsi que dans la critique du film Le dernier des six, sous prétexte de reprendre Mlle Suzy Delair, il lui conseille, afin de se pénétrer de son personnage, de relire Les hommes morts, roman de Steeman dont le film est tiré.

Or, c'est en vain que dans Six hommes morts, Mlle Suzy Delair pourrait s'imprégner de son personnage, étant donné qu'il n'existe pas !... Cher Aristarque, apprenez d'abord à lire avant de juger... sans appel.

CE PAUVRE ARTHUR

Renée Saint-Cyr est une femme charmante. Mais saviez-vous qu'elle est très nerveuse ? Détail amusant, quand elle se trouve en période de crise, elle jure par le nom d'Arthur, son démon favori, son esprit familier ; si le déjeuner n'est pas prêt à l'heure, si les plombs de l'appartement sautent, c'est la faute d'Arthur, etc., etc... Qui est Arthur ? Nul ne le saura jamais. Renée tient à son secret.

UNE NOUVELLE ÉTOILE ?

Henri Decoin, pour son prochain film, a reçu d'une inconnue une lettre si émouvante, qu'il l'a convoquée aussitôt.

Elle lui a exprimé avec emportement ses désirs d'être l'interprète de son prochain film, assurant qu'elle sentait tout particulièrement un rôle qui semblait avoir été écrit pour elle.

La jeune fille était persuasive... Elle était belle, enthousiaste et il s'agissait d'un personnage mystique... bref, on va faire des bouts d'essai.

Une nouvelle étoile qui se lève ?... Peut-être !  
Nous aimons trop à révéler les jeunes inconnues pour ne pas nous en réjouir !

Le concours des 7 jeunes filles

Nous pensions dès cette semaine pouvoir annoncer le résultat du Concours des 7 jeunes filles, mais l'examen des photographies ainsi que les bouts d'essai se sont poursuivis toute cette semaine.

Le jury n'a pu se décider encore. En effet, des concurrentes qui avaient été jugées admissibles sur la vue de leurs photos n'ont pas donné à l'audition les résultats escomptés.

Aussi l'examen se poursuit. Vous saurez la semaine prochaine qui sera Rolande, qui sera Roberte, qui sera Clotilde. Que les cœurs ne battent pas trop vite, il y aura sept lauréates et de très nombreux petits rôles.

Ph. N. de Morgall.

## LA VIE CALME DE

# SESSUE HAYAKAWA

Un petit pavillon tout blanc, aux volets verts. Derrière une haie d'hortensias pâles, Sessue Hayakawa médite. Un bon chat noir, un chat de gouttière qui n'a rien d'exotique, ronronne doucement sur le velours d'un fauteuil.

On croit avoir quitté Paris et pénétré dans une de ces clairières mystérieuses qui précèdent les temples, au Japon. Aucun bruit ne perce l'air immobile. Quelques rais de soleil égayent l'ombre des grands arbres. Tout est calme, paisible, reposant.

A notre approche, le chat lève la tête et nous fixe de ses yeux paillétés d'or. Sessue Hayakawa nous accueille avec cette courtoisie souriante qui est l'apanage des Orientaux. Des fils d'argent tissent une résille dans sa chevelure de jais, mais le corps est robuste et svelte. La silhouette campée dans « Forfaiture » et dans « La Bataille » reste la même.

LE SCÉNARISTE ET L'ACTEUR

— Nous ne vous dérangeons pas, monsieur Hayakawa ?

— Pas du tout, messieurs, je rêvais.

Le rêve est une forme d'action pour l'artiste. Il crée la phrase, l'image qui seront notées, ensuite sur le manuscrit. Car Sessue écrit un scénario.

« Une nuit d'automne ; il bruite. Le silence pèse tristement sur les quais. Un reflet de lune brille dans l'eau tranquille de la Seine... »

Telles sont les premières phrases d'*Strange destinée*, film que l'auteur réalisera lui-même et dont il prendra le rôle principal, celui d'un peintre de Montparnasse hanté par l'image d'une femme aimée.

— Quand pensez-vous porter votre œuvre à l'écran ?

— Quand elle sera terminée, bientôt sans doute. Il faut d'abord que je termine le film *Patrouille blanche*, dans lequel je personnifie « un méchant chinois ».

— Aimez-vous écrire ?

— Beaucoup et je suis difficile. Ainsi j'ai refait cinq fois un scénario. Et j'ai déjà déchiré deux fois mes feuillets d'*Strange destinée*.

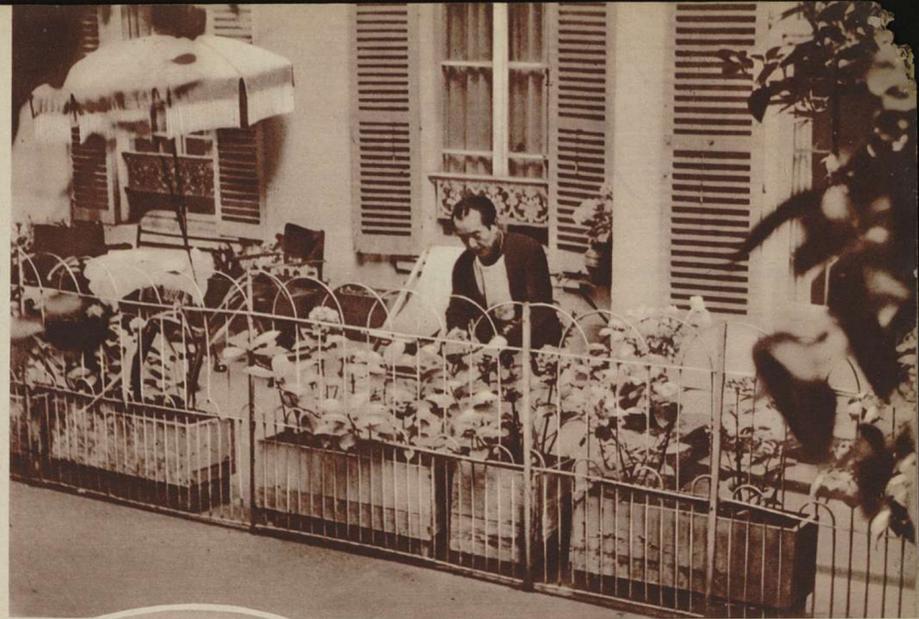
SESSUE HAYAKAWA, SPORTIF

— Travaillez-vous toujours dehors ?

— Oui, quand le temps le permet. Je coupe mes heures de travail d'un peu de culture physique.

En un tournemain, notre hôte enlève le ki-

La peinture est un des délassements favoris de Sessue Hayakawa.



Après avoir travaillé à son scénario, Sessue taille ses fleurs.



mono dans lequel il se drape pour écrire et revêt une tenue de golf, de coupe impeccable. Le pull jaune le rajoutait étrangement. Hayakawa prend son « club » et, dans sa courrette, sur un bout de tapis qui figure le « links », esquisse des gestes de golfeur.

Sessue est un pratiquant remarquable ; des coupes glanées dans le monde entier le prouvent. Il a longtemps porté les couleurs de Tokio-Club en natation, golf et boxe et plus tard il jouait demi dans l'équipe de rugby de l'Université de Chicago.

— Un sport d'homme, pré-cise-t-il.  
Et il nous montre avec fierté des cicatrices qui attestent de son activité passée.

L'ARTISTE PEINTRE ET L'HORTICULTEUR

Nous visitons l'appartement moderne où des poupées en perruque noire nous accueillent avec un sourire figé. Sessue prend un pinceau. Sur la toile écarlate, il orne les formes de ses caprices de la couleur de ses rêves.

Puis, armé d'un sécateur, l'artiste émonde ses hortensias. Ses gestes lents et précis révèlent le talent.

Avec une patience d'Oriental, il écarte les feuilles, redresse une tige, en taille une autre, recule, contemple les fleurs avec une satisfaction secrète.

Mais soudain l'homme se transforme. Et c'est le départ à vélo. Le sportif reprend ses gestes souples.

— Au revoir, messieurs, il faut aller se ravitailler.

Encore une occupation de Sessue Hayakawa, l'homme sans cesse occupé et dont la vie pourtant est la plus calme qui soit.

Fernand ALBARET.

Pour se maintenir en forme, Sessue reprend ses « clubs » en main.



Le ravitaillement joue aussi son rôle dans la vie de Sessue. C'est à vélo qu'il part en expédition. (Photos Franco-Actualités.)

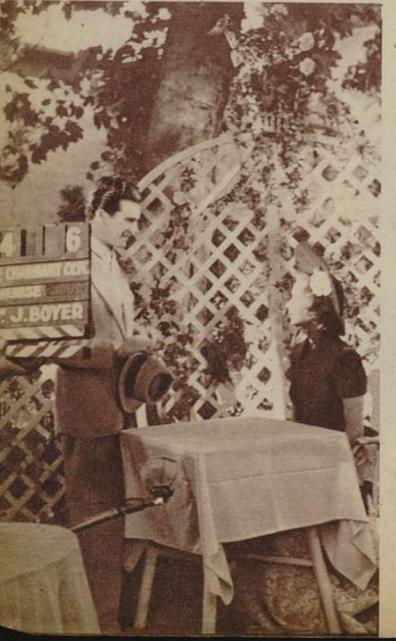


Pourquoi toute cette joie ? C'est que Janine Viénot, André Bervil et Monique Thiébaud, entre deux prises de vues, cherchent l'ambiance des « Jours heureux ».



Pourquoi Denise Bréal implore-t-elle Roger Legris ? Ce n'est qu'une scène « Frère Soleil ».

Pas besoin d'une table garnie lorsque l'amour est de la partie ! pensent Jimmy Gaillard et Renée Faure.



# Quand Yvette Lebon joue au naturel "les bonheurs de Sophie"



Le rideau tombe sur le premier acte de *Vive l'Empereur!* Le public applaudit. Entouré de Mme Jeanne Fusier - Gir, Marguerite Piery, Francœur, Duvaleix, Léon Walther et René Fauchois, Sacha Guityr salue. La petite Sophie salue également. Sophie est la ravissante soubrette de la pièce. Elle est belle à ravir dans sa robe rose où s'éparpillent des fleurs bleues, charmante avec son petit tablier noir, adorable sous son bonnet de dentelle et jolie, si jolie qu'on ne peut que s'étonner qu'aucun personnage de la pièce n'en tombe amoureux.

Et pourtant c'est ainsi... Personne ne tombe amoureux d'elle dans la pièce de Sacha Guityr, personne... Sauf les spectateurs... Car Sophie n'est autre qu'Yvette Lebon qui est bien la plus délicieuse soubrette qu'on puisse voir actuellement sur une scène parisienne.

Le premier acte est terminé. Vite, nous nous fauflions subrepticement dans les coulisses. Derrière les portants, Yvette Lebon, assise sur un grand canapé, tricote patiemment. Mademoiselle, *Ciné-Mondial* désire vous interviewer...

— Comme ça, entre deux actes? Mais je vais rentrer en scène dans deux minutes, l'entracte est très court, vous savez...

— Tant pis, nous continuerons après le second acte. Contente de jouer avec Sacha?

— Ravie. C'est la troisième fois, d'ailleurs. J'ai déjà joué à ses côtés dans *Florence*, ensuite dans *Le bien-aimé*...

— Où vous teniez le rôle d'une gitane?

— Vous vous en souvenez? C'est gentil. Et maintenant, me voilà soubrette dans *Vive l'Empereur* et...

Une canonnade de coups frappés sur un socle annonce le second acte.

Un machiniste nous bouscule, le pompier de service nous écrase le pied gauche, une habilleuse le pied droit; les paniers de la robe de Marguerite Piery nous poussent doucement vers la sortie en s'excusant, ainsi qu'un sourcil froncé de M. Sacha Guityr.

— Revenez tout à l'heure dans ma loge, nous jette Yvette Lebon.

Et le rideau se lève sur le deuxième acte.

Il s'agit cette fois d'un véritable entracte. Nous nous ruons vers la loge d'Yvette Lebon.

La loge est orange et dans un léger désordre, comme toute loge qui se respecte. Au mur, un grand miroir rectangulaire illustré de photos. Sur la table, des boîtes, des pots de crème et de fond de teint, des houppettes, une bouteille d'eau minérale et une bonne vingtaine de bâtons de rouge à lèvres.

Devant notre étonnement, Yvette Lebon entre dans la voie des aveux:

— J'en fais collection. J'en ai déjà quelques centaines et j'achète toutes les séries qui paraissent. Je me ruine en bâtons de rouge... Entrez!

C'est Denise Bréal.

Denise Bréal qui vient de tourner dans *L'Age d'or* et dans  *Ici l'on pêche*, est une grande amie d'Yvette Lebon.

Et la meilleure preuve, c'est qu'elle aussi fait collection de bâtons de rouge à lèvres...

On bavarde théâtre, cinéma, rouge électrique, rouge baiser, on prend rendez-vous et on se quitte.

Si courte qu'ait été la visite de Denise Bréal, l'entracte est bel et bien terminé. Une sonnerie retentit.

Une dernière canonnade et un dernier frôlement de sourcils de Sacha Guityr nous incitent pour la quatrième fois à gagner la sortie sans espoir de retour.

Au moment de quitter les coulisses, nous nous retournons. Yvette Lebon a repris sa place sur le canapé et s'est remise tranquillement à tricoter.

Un adorable petit bout de langue se glisse entre les lèvres de Sophie en plein travail...

Et le rideau se lève sur le troisième et dernier acte...

— Encore vous?

— Mais vous ne m'avez encore rien dit...

— Qu'est-ce que vous voulez savoir? Que je commence à tourner *Le Moussaillon* avec Roger Duchêne, Lucien Galas et Carlettina?

— Oui.

— ...Que je suis très contente de tourner le matin et de jouer le soir?

— Oui...

— ...Que j'ai un rôle dramatique le matin sur le plateau du studio et un rôle de fantaisie le soir sur les planches?

— Oui, Sophie...

— ...Et que je suis pleinement heureuse, que je nage dans le bonheur, dans mes deux bonheurs qui sont le cinéma et le théâtre?

— Les bonheurs de Sophie?

— Exactement...

Une dernière canonnade et un dernier frôlement de sourcils de Sacha Guityr nous incitent pour la quatrième fois à gagner la sortie sans espoir de retour.

Au moment de quitter les coulisses, nous nous retournons. Yvette Lebon a repris sa place sur le canapé et s'est remise tranquillement à tricoter.

Un adorable petit bout de langue se glisse entre les lèvres de Sophie en plein travail...

Et le rideau se lève sur le cinquième et dernier acte...

— Encore vous?

— Mais vous ne m'avez encore rien dit...

— Qu'est-ce que vous voulez savoir? Que je commence à tourner *Le Moussaillon* avec Roger Duchêne, Lucien Galas et Carlettina?



Yvette Lebon... une soubrette adorable... Molière en eût rêvé...

Lebon sur son canapé, derrière les portants. Elle a repris son tricôt.

Hélas, une dame nous a précédé dans notre troisième visite. Une dame qui s'approche d'elle en souriant et serre tendrement Sophie sur son cœur.

Et comme nous nous apprêtons à réclamer la même faveur, Yvette Lebon nous lance un regard d'un bleu malicieuse, fait bouffer la mèche de ses cheveux châtain cendré et nous dit:

— Je vous présente ma tante, qui vient voir la pièce tous les quatre jours. Comme nous ne sommes pas loin de la centième, elle est déjà venue plus de vingt fois...

— Vingt-trois, précise la tante qui doit aimer autant l'arithmétique que le théâtre.

La tante d'Yvette Lebon est venue féliciter sa nièce de son rôle dans le film *Romance de Paris* qu'elle a tourné avec Charles Trenet.

— Il faudra que je reviole le film, je ne l'ai vu qu'une seule fois, dit doucement la tante.

— Elle ira le voir au moins dix fois, nous glisse Yvette Lebon, je la connais...

Une troisième canonnade nous expulse, et nous quittons les coulisses, précédé encore par la tante de Sophie qui ne veut sans doute pas perdre une réplique de son vingt-troisième *Vive l'Empereur!*

Et le rideau se lève sur le quatrième acte.

— Encore vous?

— Mais vous ne m'avez encore rien dit...

— Qu'est-ce que vous voulez savoir? Que je commence à tourner *Le Moussaillon* avec Roger Duchêne, Lucien Galas et Carlettina?

— Oui.

— ...Que je suis très contente de tourner le matin et de jouer le soir?

— Oui...

— ...Que j'ai un rôle dramatique le matin sur le plateau du studio et un rôle de fantaisie le soir sur les planches?

— Oui, Sophie...

— ...Et que je suis pleinement heureuse, que je nage dans le bonheur, dans mes deux bonheurs qui sont le cinéma et le théâtre?

— Les bonheurs de Sophie?

— Exactement...

Une dernière canonnade et un dernier frôlement de sourcils de Sacha Guityr nous incitent pour la quatrième fois à gagner la sortie sans espoir de retour.

Au moment de quitter les coulisses, nous nous retournons. Yvette Lebon a repris sa place sur le canapé et s'est remise tranquillement à tricoter.

Un adorable petit bout de langue se glisse entre les lèvres de Sophie en plein travail...

Et le rideau se lève sur le cinquième et dernier acte...

JEANDER.

(Photos N. de Margoli.)



Le sourire de l'idole.



La présidente du club.

teint à l'enthousiasme non plus qu'à la longévité des Clubs des Tinorossistes...

L'aimable chanteur corse dont la voix parle au cœur avec tant d'éloquence n'a rien fait, croyez-le bien, pour créer au service de sa gloire une phalange aussi dévouée. Quelques notes tombant de la guitare, une voix qui semble mourir et soudain renaît, plus fervente, autour de ces deux sons mêlés de silence d'un soir d'été, un horizon rose et bleu, le prestige d'une heure d'ivresse, c'en est assez pour créer l'enchantement et vouer à l'enchantement une reconnaissance qui ressemble à la foi.

Mais il s'agit bien de chercher ici les origines d'un club amical, né depuis plusieurs années! La guerre qui bouleverse tant de choses n'a-t-elle point dispersé, comme des notes dans le vent, tant d'âmes sensibles qui trouvaient en Tino l'expression de leurs sentiments? La voix aimée est revenue... Mais

parfumés, qui traduisent les plus belles pensées, les désirs les plus incendiés et les sentiments les plus émuovants.

Quelques-unes montrent aussi des dessins ingénus ou des allégories délicates qui évoquent des pays lointains, des paradis et ses bosquets de rêve. C'est un océan de lettres où navigue le cœur reconnaissant de Tino Rossi. Il sourit, ému.

Les souvenirs de Valentino et de Gardel planent autour de Tino Rossi. Dans son miroir éreint deux ombres qui, durant leur vie, firent verser des mers de larmes et troublerent des millions de cœurs féminins. Peut-être il n'y pense aucunement, comme il ignore aussi que le culte qui se rend aux êtres vivants est plus fort que la mort.

Tino est l'objet d'une publicité qui, si elle ne surpasse pas celle des deux vieilles idoles, n'en est pas moins importante. On lui attribue les plus folles aventures, on raconte sur lui les anecdotes les plus sentimentales. Malgré le nombre de femmes qui l'adorent, des cœurs qui battent pour lui, et d'amoureuses qui se soumettent avec joie à ses caprices, Tino a souffert quelques peines d'amour qui ont laissé dans son âme des traces ineffaçables. Pour cela il a divorcé deux fois et il a une petite fille. Toute sa tragédie intime se devine quand il chante.

— Mon destin est de chanter, et je chante, a dit Tino Rossi.

Ses chansons sont imprégnées d'amour, de désillusions et d'espoir. Sa voix veloutée, pleine de chaudes inflexions, émeut les femmes au plus profond d'elles-mêmes.

Une jeune fille disait un jour, avec des prétentions de poète, alors qu'elle l'entendait chanter à la radio:

— Quand Tino Rossi chante, il semble que mon âme s'enfuit de mon être, comme si elle voulait se baigner dans la poésie.

Une autre:

— La voix de Tino me plonge dans une extase dont je ne voudrais jamais sortir.

Et une troisième:

— Un homme qui possède de telles qualités vocales doit forcément tomber amoureux de toute femme sensible. Moi, avec Tino, je serais la plus heureuse des femmes.

— Mais le chanteur-guitariste lui-même l'a confessé: lorsqu'il chante, il ne pense pas aux femmes. Ceci est bien paradoxal, car les femmes chantent en pensant à lui!

Après l'interprétation de son troisième film, *Naples au baiser de feu*, un nouveau roman d'amour se noua entre Tino Rossi et Mireille Balin. L'inquiétude reprit ses admiratrices. Mais l'artiste corse se pressa de démentir la nouvelle de son mariage. Il restait donc « le fiancé de toutes les femmes », comme le furent Valentino et Gardel.

Cependant, Tino Rossi devenait bientôt inséparable de Mireille et Mireille inséparable de Tino. Il semble qu'ils se comprennent et s'aiment. Pendant la guerre, ils vécurent en Italie un chapitre de leur idylle sentimentale, tournant ensemble *Fiesta*, titre évocateur pour eux.

Enfin, de nouveau à Paris, un contrat pour tourner *Fièvres*. Oh, désillusion! sans Mireille Balin. Quelle joie pour toutes les femmes à qui le nom de Tino évoque de si jolis échos. Elles renouent leur correspondance, forgent de nouveaux plans, s'intéressent, une fois encore, aux projets artistiques de l'idole. L'amour vient gonfler leur poitrine.

Et Tino retrouve Mireille! Comme s'ils étaient nés l'un pour l'autre!

Mireille sera-t-elle pour Tino ce qu'une autre artiste pathétique fut pour Rudolf Valentino? Combien de temps durera encore ce bonheur qui semble déjà avoir vécu trop longtemps, justement parce qu'il se nomme « le bonheur ». Tino aura-t-il une nouvelle déception qui rendra plus amère son existence?

Dans le mystère de son intimité se devinent les deux figures soucieuses qui, jadis, suivirent ce même chemin, aimèrent et se laissèrent aimer, sans jamais posséder la complète félicité. Comme eux, Tino, poursuivi par la fatalité, paraît appartenir uniquement à son art. Sa vie est comme une grande partition musicale, composée de sérénades, de barcarolles et de ritournelles. Chanter, toujours chanter, pour que vivent les illusions et que le cœur se soulage. Pleurer un peu en soi-même et rire à l'extérieur. Comme tout artiste de classe, c'est un prédestiné gâté par le public.

Rudolf Valentino et Carlos Gardel, le destin les voulut malheureux. L'amour de leurs maîtresses fut si grand qu'ils ne purent jamais ressentir un grand amour pour aucune. D'ailleurs, la carrière s'opposait à leurs sentiments. Leur plus grande conquête fut d'escalader les sommets de la gloire, où ils furent plongés dans une adoration fervente.

Malgré son idylle durable avec Mireille Balin, nous pouvons peut-être en dire autant de Tino Rossi. La loi du succès est fatale et plonge les idoles dans un enfer de gloire.

JEAN DE L'ÉCRAN.

## UN MÂLE qui répand la terreur

# le Tinorossisme

Une victime du Tinorossisme au premier degré.

(Photos Archives.)

ceux qui l'écoutaient avec tant de ferveur, que sont-ils devenus? Nous ne pouvions mieux en être informés qu'en allant voir Mlle Ramel, la présidente du Club, qui n'est pas, comme l'on pourrait croire, une demoiselle à cheveux gris vouée aux admirations platoniques. C'est une brunette de vingt-deux printemps, gentille et simple, un brin timide et qui, comme certaine vedette fameuse, pourrait chanter: « J'ai deux amours... »

— J'aime bien Tino Rossi... nous dira-t-elle, mais je préfère mon fiancé.

Ce jeune fiancé qui ne craint pas de supporter une concurrence, si l'on peut dire, présidentielle et redoutable, est actuellement à Marseille. Autre façon, évidemment, d'être à la fois au soleil et dans les nuages, c'est-à-dire sur un terrain — mais c'est encore une image — où il faudra lutter d'égal à égal...

— Mais il ne s'agit pas d'être amoureux de Tino Rossi, nous précise la jeune fiancée. Nos adhérents comme moi-même vouent à ce beau chanteur une admiration purement artistique. Certes, sur les 1.500 membres que comptait avant la guerre notre Association, les jeunes dominent, mais les garçons sont aussi nombreux que les filles et auprès d'eux nous avons des personnes d'une soixantaine d'années qui, comme les autres, viennent au local du Club pour écouter les derniers disques, lire les derniers articles, regarder les derniers portraits de notre cher Tino Rossi...

« Pour moi, j'ai toujours aimé le chant, le music-hall et c'est pourquoi j'ai pensé qu'il serait amusant de grouper tous ceux qui s'intéressent aux chanteurs, à leur art, à leur vie. Notre club, ne l'oubliez pas, s'intitule « L'Association des Amis de Tino Rossi et des Chanteurs français ». De tous les pays où Tino Rossi a chanté, des inscriptions nous sont venues, des amis nous ont envoyé comptes rendus et coupures de presse. N'est-ce pas défendable ainsi un art bien français? »

Et Mlle Ramel dévoile pour nous les archives du Club, comme on expose des reliques: articles de louanges, photos de l'idole et de ses adeptes qui, tels les disciples d'une nouvelle religion, miment des attitudes comme on accomplit un rituel, touchants témoignages, qui en discutera, d'une ferveur toute juvénile.

C'est le soir devant l'âtre, où le feu clair pétille; j'écoute un disque aimé qui me remplit d'émoi...

Voici des vers et plus loin, dans le même bulletin, des paroles qui sonnent comme celles que l'on dit pour l'histoire: « Napoléon a quitté sa patrie corse pour conquérir l'Europe avec l'épée; Tino Rossi l'a fait un siècle plus tard avec sa voix. » Qui ne saurait ce qu'est la gloire, parcourrait avec profit

On organise des sorties champêtres pour parler ensemble de Tino.



On organise des sorties champêtres pour parler ensemble de Tino.

cette étonnante collection que Mlle Ramel feuilletait devant nous avec une candide simplicité. Tant il est vrai que pour les âmes pures il n'est rien d'extraordinaire, même pas cet amour — pardon, mademoiselle — cette admiration, qui se cristallise sur un être, peut-être même sur une voix, pour s'élever à travers lui, à travers elle, de ses propres rêves, de ses aspirations sentimentales de cet immense besoin de se refléter dans autrui qui est le privilège de la jeunesse.

CLAUDE DELPEUCH.

## LES GRANDS AMOUREUX DE L'ÉCRAN

### Quand Tino Rossi chante il ne pense pas aux femmes

TINO ROSSI connaît maintenant la gloire et la fortune. Sa vie passée fut un carnaval de douleurs et de misères. Du cabaret il passa au music-hall conquérant ses premiers grands succès au théâtre, puis à la radio et, enfin, au cinéma. Un seul film, *Marinella*, qui est presque l'histoire de sa vie, fut comme une nouvelle rose des vents qui servit à orienter sa popularité.

Depuis lors, autour de lui, se tissent l'aventure et le romanque. Confectionnée des lambeaux de son âme et de débris de son cœur, une montagne de littérature semble s'être dressée. Avec lui naquit un nouveau romantisme fait de chansons et de cordes de guitare.

On ne peut parler de Tino Rossi sans se remémorer deux grands amoureux de l'écran qui furent également des idoles des femmes; les noms de Rudolf Valentino et de Carlos Gardel paraissent l'emprisonner dans un cercle fatal de souvenirs.

Comme Valentino, il aime les femmes et il en est aimé. A ses yeux apparaît la mélancolie et parfois ses lèvres dessinent un rictus amer. De Gardel il possède l'âme et la sensibilité que traduisent ses refrains à la guitare. Du même pays que le regrette « Ruddy », sa chevelure lisse et brillante jette des reflets de disque; sa prestance distinguée est d'un enchantement sensuel. Comme le bien-aimé chanteur argentin, toute l'influence de sa personnalité réside dans ses chansons; il de beaux souvenirs et de tristes mélodies. Tino ensorcelle les femmes avec sa voix merveilleuse, pleine de tendres roulades et de madrigaux harmonieux.

Comme Rudolph, comme Carlos, Tino a connu les perspectives incertaines de la vie, les panoramas misérables qui attristèrent son âme mais embellirent son triomphe.

Il connaît les désirs des femmes, les reproches qui cachent la convoitise et les rendez-vous d'amour. Il ne ignore pas non plus: certains le blâment, envient son succès et condamnent sa vie; mais son art est une barrière contre toutes les médisances.

De partout les lettres de ses admirateurs lui arrivent par montceaux. Dans les coins les plus reculés de France, la jeunesse apprend par cœur ses chansons et conserve ses photos parues dans les journaux.

Dans leur majorité, ce sont des lettres de femmes, dictées par le cœur et remplies d'illusions. Missives amoureuses, parfois

Un, deux, trois, quatre... 20... Mais il y en a encore à la maison. Yvette a la plus belle collection de "rouges" de Paris.

# Sur les écrans..

on trouve deux sociétaires de la Comédie-Française et une pensionnaire et, tout d'abord Aimé Clariond qui est absolument remarquable. Son Fouché est sensationnel. Maurice Escande campe un Neipperg qui a l'élegance morale et physique du personnage, et Geneviève Auger est une impératrice Marie-Louise qui ne fait, hélas ! que passer.

Napoléon, c'est Albert Dieudonné. Il lui donne une âpreté, une vigueur et un ton tout à fait personnels. Henri Nassiet est, avec simplicité, Lefèvre, solide, droit, tout d'une pièce, et Jeanne Reinhart, Madeleine Silvain, Carnège, Alain Cuny et Robert Vattier participent, dans de moindres rôles, à la qualité de la distribution.

## LES FRONTALIERS

La « poursuite » est un procédé dont l'effet, au cinéma surtout, est toujours assuré. Elle est souvent comique, comme au cirque. Elle peut être également dramatique lorsqu'elle s'apparente au thème de « l'homme traqué ».

Dans *Les Frontaliers*, il ne s'agit pas d'un homme traqué, mais d'une centaine de personnes : hommes, femmes, et enfants, allemands d'origine, qui essaient, en dépit d'une bande d'irréguliers polonais, de passer la frontière pour rejoindre leur pays.

Y parviendront-ils ? Oui, grâce à l'aide d'une jeune fille d'auberge qui les guidera.

C'est un film du modèle courant, une réalisation de série qui n'a pas d'autre prétention que de nous émouvoir un moment et de s'éteindre ensuite. Le metteur en scène, Tourjansky, a su ne pas faire un film ennuyeux. Il en a maintenu l'intérêt d'une poigne sûre et l'a agrémenté de quelques images saisissantes.

L'interprétation est excellente. Brigitte Horney au beau visage émouvant et Willy Birgel; Ivan Petrovitch, une vieille connaissance; Reinhold Lutjohann, Gerd Hoest, Fritz Eugens, Nikolas Koline, autre vieille connaissance et Karl Heinz Peters, sont à la tête d'une troupe sans défaillance.

## ROMANCE DE PARIS

Pour un film moral, c'est un film moral. On va se l'arracher dans les patronages.

Aimez-vous les bons sentiments ? On a en mis partout. Tout le monde y est tendre et généreux, tout le monde s'aime encore bien plus que ça et tout le monde se le dit. C'est magnifique, je vous dis et cela nous change un peu de notre vie de tous les jours.

Cela fait tout de même un film agréable. Le scénario n'est qu'un prétexte. Il doit à sa parure toute sa séduction, à la mise en scène de Jean Boyer qui est souvent fort habile, aux chansons de Charles Trenet, à la drôlerie de Jean Tissier qui déclenche le rire dès qu'il ouvre la bouche, à certains décors pittoresques, à toute une atmosphère joyeuse et sereine qui fait son charme et assure son succès.

Quant à Jean Tissier, il est la joie du film et dépense une finesse et un esprit qui le hissent au premier plan.

## FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ

C'est le même écueil toujours qui se présente à l'adaptateur cinématographique d'un roman célèbre. Dans l'impossibilité souvent d'entrer dans le détail que le romancier a eu tout le temps de caresser, le scénariste doit choisir avec beaucoup de circonspection les événements qui lui sont indispensables, et éliminer impitoyablement tout ce qui est inutile.

Ainsi, il est bien évident que le personnage de Delobelle, le comédien raté, devient au cinéma parfaitement inutile. Il eût pu être supprimé ainsi que toute sa famille. Mais, d'autre part, on ne conçoit pas *Fromont jeune et Risler aîné* sans Delobelle. Alors ?

Ce point d'interrogation, les auteurs ont dû se le poser bien souvent au cours de leurs travaux. Ils n'ont pas toujours su y répondre favorablement pour le film.

Le scénariste, Amédée Pons — pseudonyme derrière lequel se cache un nom connu — a fait un tri entre les faits les plus importants du roman, les passages les plus saillants, les personnages les plus en vue et a lié tout cela par une sauce un peu fade. Privés de leur atmosphère, du caractère que leur donnaient le style et la personnalité de l'écrivain, placés trop en évidence, en pleine solitude et indépendants — ou presque — les uns des autres, tous ces éléments divers prennent un petit air disparate qui leur ôte leur mouvement et leur pittoresque.

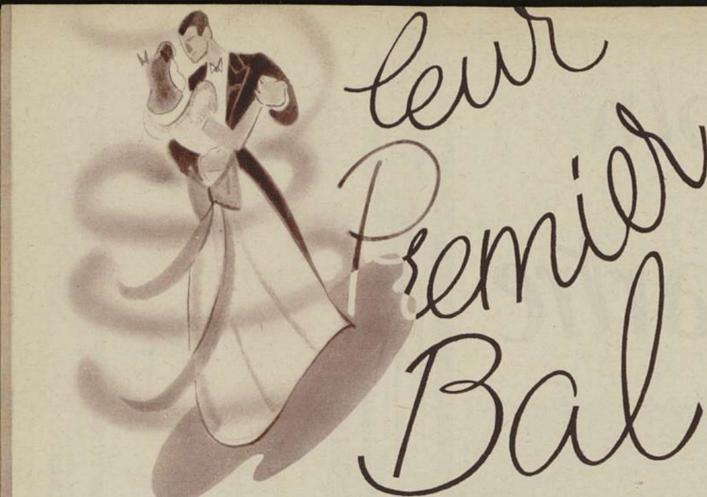
Le metteur en scène Léon Mathot qui, dans d'autres films a donné la preuve de ses possibilités, semble avoir fait le maximum pour animer son film.

D'une distribution excellente, il faut extraire Georges Vitray qui est Risler aîné avec beaucoup de talent, et louer ensuite, pour leurs qualités diverses (mais certaines, Mireille Balin, Jean Servais, Marguerite Pierry, Marcelle Géniat, Junie Astor, Génin, Bernard Lancret, Pierre Larquay, Julien Carette, et la jeune Francis Bessy qui a raison de croire en son étoile.

**Charles Trenet serait-il devenu mauvais garçon ? Rassurez-vous, c'est seulement une scène de *Romance de Paris*.**



Photos de film.



## GABY SYLVIA

Je l'ai surprise chez elle. Elle a sauté sur ses pieds et m'a jeté en riant :

— Voilà... Je suis courageuse, aujourd'hui : Je fais de l'ordre dans mes tiroirs. Mon premier bal ? Ah ! c'est très drôle. Je viens justement de retrouver un carnet et ça m'amusait beaucoup car j'ai perdu de vue, il y a longtemps, tous ces danseurs que je me donnais tant de mal à séduire.

Regardez : Henry, Jacques, André, Bernard. Il y avait même Sigismond.

J'avais attendu ce jour avec tant d'angoisse, tant de joie, tant de peur et tant d'espoir que je n'ai pu résister ; au milieu d'une valse, je me suis mise à pleurer... Et pourtant, je vous jure que je n'avais pas touché à une seule coupe de champagne.



## FRANÇOIS PÉRIER

Chez lui aussi le souvenir est assez récent. Il a une belle figure de gosse et un si bon sourire pour vous expliquer ses mésaventures.

— Oh, ce n'est pas une très longue histoire. C'est tout simple. Elle était vraiment épatante. Ah ! mais ça, une fille... comme je n'en ai pas vue souvent. Et chic, et bien habillée, et qui savait tant de choses. Surtout danser... comme une fée. Alors, évidemment, quand elle a voulu me faire plaisir elle m'a invité à une surprise-party chez elle avec beaucoup de ses amis. Ça a dû être épatant. Oui, je dis « Ça a dû », parce que je n'y suis pas allé ; je ne savais pas danser. Alors, plutôt que d'être ridicule, vous comprenez.

## SIMONE BOURDARIAS

Script girl de *Premier Bal*.

Elle me regarde d'un petit air amusé. Elle a l'air de contempler ma jeunesse. Pour un peu, c'est elle qui me poserait la question. Elle m'intimide... S'en rend-elle compte ? Avec, sans doute, une nuance de regret, elle me répond d'une voix sérieuse :

— Mon premier bal ? Je n'en ai jamais eu. C'est vrai, je n'ai pas eu de premier bal.

Les scripts ne sauraient-elles pas danser ? Mais elle s'est replongée dans ses blocs et ne m'écoute plus.

A propos, et mon premier bal, à moi ? C'était mon premier rendez-vous.



## FERNAND LEDOUX

— J'aurais voulu que vous fussiez-là. Quel reportage ! Et je l'ai préparé, ce sacré bal, pendant plus d'un mois, si bien que j'avais inventé une danse formidable... A peu près ceci : trois petits sauts en l'air à pieds joints, on s'accroupit par terre brusquement, deux petits pas de danse russe, le salam des musulmans, et on se relève pour une course effrénée jusqu'à l'autre bout de la pièce... et on recommence jusqu'à extinction du souffle... Eh bien ? me croiriez-vous si je vous disais que mon succès a été médiocre ? Pour les trois petits sauts à pieds joints ça allait encore ; pour les pas de danse russe, on me regardait avec inquiétude ; pour le salam musulman, c'était de l'effarement ; pour la course effrénée, ce fut la peur... et comme je continuais le programme, j'ai été honteusement mis à la porte, avec les honneurs du pied. Pourtant, quand j'y pense, je sais bien des danses modernes qui n'ont rien à envier à mon pas de kangourou.



## RAYMOND ROULEAU

Il me serre la main. Il est pressé.

— Mon premier bal ? Vous voulez rire. Cependant on ne peut pas appeler autrement la petite expérience que j'ai dû subir comme la plupart des gamins de 16 ans, chez mon professeur de danse. Dieu ait son âme en sa sainte garde — qui avait nom... M. Bonne Compagnie. S'il y a quelque chose d'horrible, c'est bien ces petits bals du jeudi où nous buvions de la limonade et apprenions à valser dans un petit cercle de craie tracé sur le parquet. Quant aux cavalières — Seigneur — j'en frémis encore : les jambes en arc de cercle prononcé, la raideur des reins, et le petit doigt en aile de pigeon. Non, chère mademoiselle, parlons d'autre chose...



## MARIE DÉA

Elle me regarde. Un sourire méchant aux lèvres. Que va-t-elle inventer ? Pourtant la question semble l'amuser. Elle répond :

« Mon premier bal, c'est celui du film. Lui seul a eu la lumière, la musique, le lustre indispensable à la poésie romantique d'un pareil sujet. L'autre, le vrai... »

— C'est très loin... Je crois que j'étais toute petite, que je ne savais pas danser, que j'étais timide et que j'ai dit : « Je m'excuse, mais je ne peux pas... » Et que j'ai pensé : « Je m'excuse, mais ça ne m'amuserait pas du tout. »

« Mais pourquoi poser des questions aussi curieuses et qui vous donnent envie d'inventer, pour « faire joli » ! »

## CHRISTIAN JAQUE

Metteur en scène de *Premier Bal*.

Il est dans le tumulte, l'agitation, le mouvement. *La Symphonie Fantastique* va naître. Il y a du Berlioz partout. Dans ses oreilles, du bruit... du bruit, encore du bruit. Il flotte un parfum de vieilles choses... Ça sent le compositeur. Alors, pour se rappeler le premier bal, vous devinez que c'est difficile. Surtout quand on étudie Berlioz.

— Ah ! si je me le rappelle ; j'étais aux Beaux-Arts. J'aimais la musique et nous avions formé un petit orchestre avec quelques-uns de mes camarades. Il n'y avait pas trop de mesures, pas trop de fausses notes, mais une dose terrible de bonne volonté. Alors, pour mon premier bal, j'ai fait danser les autres.

Solange GÜBERT.



Arletty est une piquante "Madame Sans-Gêne".

# ..de la semaine

## MADAME SANS-GÊNE

par Didier DAIX

Il n'y avait pas de raison pour que la pièce de Victorien Sardou et Emile Moreau ne donne point un bon film. Ce n'est ni une comédie littéraire, ni une pièce à thèse, mais une pièce d'action. En en prenant l'intrigue toute vive sur la scène pour l'installer sur l'écran, le metteur en scène n'eut plus qu'à l'habiller à la mode de l'époque et à lui donner une brillante distribution.

Il n'y a pas manqué. Roger Richebé possède un métier solide. Ce fut, pour lui, l'occasion de déployer toutes ses qualités de metteur en scène en une reconstitution parfaitement réussie. Et, pour nous, celle de voir M<sup>lle</sup> Arletty dans un rôle qu'elle a ajusté à sa mesure.

On connaît l'histoire de la blanchisseuse devenue duchesse et dont les écarts de langage et le franc-parler font scandale à la cour de Napoléon. Elle est fort bien contée en un scénario adroit et bien construit.

Aux côtés d'Arletty, qui est avec toute sa verve, toute sa spontanéité, toute sa séduction, la simple et populaire maréchale Lefèvre, duchesse de Dantzig,

La puérilité y devient presque une qualité. Elle participe à un ensemble frais, simple, ingénu et sans complication. Et pourtant l'idée initiale est un peu laborieuse. L'aventure incroyable de ce jeune électricien qui devient vedette de music-hall sans en informer sa famille ni sa fiancée et qui atteint à la gloire sans publicité, sans affiches sur les murs, ni photos dans les journaux, serait peut-être difficile à admettre si nous n'entrions pas à sa suite dans un climat spécial, un climat léger, facile, un climat de conte de fées.

Ce film est joué et chanté par Charles Trenet qui s'y montre adroit et primesautier. Ce n'est pas exactement un comédien. C'est autre chose ; Un animateur, un poète, un fantasiste et, parfois, sa maladresse elle-même a de l'attrait. Et puis, il chante et l'on sait ce que cela procure de satisfaction au public. Il a, de plus, d'excellents partenaires comme Sylvie, grande artiste, qui donne de la vie à un rôle creux comme un tambour, comme Jacqueline Porel, Yvette Lebon, Germaine Lix, le Vigan, Pasquali, Maurice Teynac, sans oublier Alerme dont on connaît la force comique.

Arthur Devere (*Gardinois*) entre deux charmants sourires : Mireille Ballin (*Sidonie*) et Junie Astor (*Claire Fromont*) dans le film *Fromont jeune et Risler aîné*.

Brigitte Horney dans *Les Frontaliers*.



# Dans un coin du Vieux Montmartre

REPORTAGE COUJET ET BERTRET.



Modeste chambre tout en haut de la Butte, fenêtre où chante un oiseau captif, c'est la fenêtre d'où la petite Piaf regardait passer les jours incertains de sa jeunesse. Elle a voulu y rêver à nouveau en compagnie de son vieux copain Champi.



Par la même rue, les mêmes escaliers, ils s'en vont revoir le petit café d'autrefois. Piaf y venait avec cette amie oubliée aujourd'hui. Champi est toujours là. Puis s'en vont, laissant leurs fantômes

Il était une fois...  
 Non, ce n'est pas un conte que nous commençons ainsi. Bien au contraire, c'est une histoire vraie ; mais une histoire vraie qui a la couleur des contes de fées. Donc, allons-y sans remords.  
 Il était une fois une petite fille aux yeux troubles, aux mains pâles, à la voix profonde et lourde. Elle chantait dans les rues. Elle avait un nom d'oiseau : Piaf. Un camarade veillait sur elle quand ses propres ennuis lui en laissaient le temps. Un clown de brasserie, blagueur, bohème, avec un cœur grand comme ça. Il s'appelait Champi. Deux amis, quoi ! deux amis vrais qui se repassaient leurs petites misères et buvaient à deux le même café-crème.  
 Piaf chantait de tout son cœur. Elle chantait en pensant à la vie, à tout ce que la vie peut donner, à tout ce qu'on peut lui prendre.  
 — Chante, disait Champi, chante, un jour quelqu'un viendra te chercher. Et alors, crois-moi, tu verras de près le visage du succès.  
 Ceci se passait il y a six ou sept ans, quelque part sur la Butte, dans les rues grises du vieux Montmartre.

Aujourd'hui, ils se sont rencontrés, au bas de ce funiculaire que tant de fois ils avaient pris. Champi monta à Edith un coin du square St-Pierre.  
 — Tu te souviens, le jour où je t'avais invitée à déjeuner... On s'est tapé un drôle de sandwich au saucisson sur le banc là-bas ! et sans tickets encore !  
 Edith rit de tout son cœur à la gouaille joyeuse de son compagnon. Et à travers les petites rues mal pavées de la Butte son rire résonne clair et sonore.  
 — Mais dis donc ! c'est ici que tu racontais tes histoires !  
 — Oui ! Même que le premier jour où j'ai travaillé là, tu es venue m'emprunter un livre !... Alors quoi tu comprends plus l'argot !... cent balles que je te dis !  
 — Je te les ai rendues au moins ?  
 — Oui !... trois mois plus tard... Remarque, c'était pas moi que ça gênait... c'était surtout le copain à qui je les avais empruntées !...  
 Entraînant Champi à sa suite, Edith l'a emmené voir la chambre qu'elle a habitée autrefois. — Toujours pareille ! dit-elle.  
 — Sûrement pas ! car je ne crois pas que tu auras décoré ta chambre avec une photo dédicacée à toi-même !...  
 En effet, la nouvelle locataire garde précieusement au mur une photo de sa vedette préférée. — Moi, j'en avais d'autres, remarque Piaf... Et puis mes oiseaux étaient plus jolis !...  
 ...C'est lui que mon cœur a choisi...

Dans la rue, au hasard, deux chanteurs des rues jouent un de ses plus grands succès, et dévalant l'escalier quatre à quatre, Edith est descendue rejoindre ceux qui furent à une dure époque de sa vie ses... confrères.  
 Le soleil tourne autour du Sacré-Cœur dont l'ombre se penche et s'allonge sur les vieux toits. Edith Piaf est silencieuse et recueillie. C'est peut-être que Montmartre lui parle tout à coup de toutes ses rues bruyantes, colorées et torturées et c'est peut-être qu'elle écoute cette vieille voix amie :  
 — Rappelle-toi, dit la voix, rappelle-toi *La Java*, le *Tourbillon*, les soirs saturés de lumière éblouissante, les aubes grises, et tes chansons, tes chansons que tu jetais à la face du monde !  
 Et l'image d'une vie morte apparaît et se plaque aux vitres du bistro...  
 — Allons, dit Champi, tu rêves ?  
 Piaf ne répond pas. Un phono enroule une valse enroulée autour d'un meuble bizarre piqué de lampes roses et vertes. Le crieur de journaux hurle sa chanson sur trois notes. Edith regarde par delà ce jour d'automne jusqu'où elle peut, jusqu'où lui permettent ses souvenirs. Puis, tout bas :  
 — C'est bête, il ne faut jamais courir après ses souvenirs.  
 — Au revoir, Edith.  
 Et Piaf, vedette de la chanson, descend à petits pas vers la ville qui est là, en bas, aussi grande, aussi vaste, aussi brumeuse que la mélancolie dont elle vient d'empriser son cœur



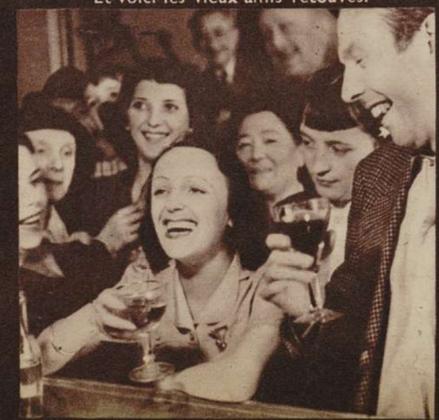
— Regarde, Edith, "notre" Montmartre.



Champi a toujours de joyeuses histoires.



Ah ! c'est le même accordéoniste.



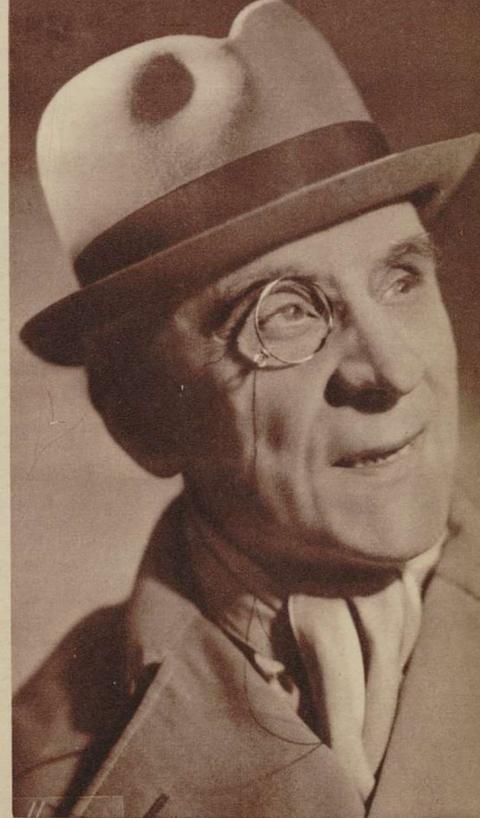
Et voici les vieux amis retrouvés.



— Ah ! que c'est amusant le swing, dit Edith Piaf, en écoutant un disque de Charles Trenet.

## Gildes qui se cherchait dans la vie n'est plus

GILDES est mort. Il était si âgé qu'il semblait désormais à l'abri du temps.  
 Comme son camarade Sinoël, il jouait à la fois les vieux irritables et comiques, les trouble-fête des vaudevilles cinématographiques.  
 Gildes et Sinoël semblaient appartenir à une même génération, ne tenant à la nôtre que par un fil si solide que la Parque se gardait bien d'y mordre.  
 Dans la vie, tous les deux, on les confondait sans répit et il faut avouer qu'il avaient le même type.  
 Il n'y a pas si longtemps que Gildes nous confiait : — Il y a un drame dans ma vie... Vingt fois par jour, des gens qui assurent me reconnaître, m'arrêtent dans la rue pour me dire : — Oh ! bonjour, M. Sinoël, comment allez-vous ? Quand on me demande des dédicaces, j'ai beau signer « Hommage de Gildes » on me répond encore : — Merci, M. Sinoël.  
 — Je suis un homme qui depuis vingt ans, comme vous le voyez, ne s'appartient plus. Et je suis sûr que de son côté, mon ami Sinoël est affligé à cause de moi de la même infirmité... Comment faire pour rentrer dans sa propre peau ?  
 Derrière la dépouille mortelle de ce parfait vieil artiste que fut Gildes, gageons qu'il y aura un homme qui lui ressemblait comme un frère et qui, en pleurant son camarade, pleurera un



peu sur lui-même. N'est-ce pas Sinoël ? Et cette fois, hélas, il n'y a plus de confusion possible !

# à l'âge heureux de ma jeunesse



## LUCIEN BAROUX

— A l'âge d'or de ma jeunesse, j'aimais follement la musique, en particulier le piano. Je n'étais que j'ai appris seul sans professeur. Le théâtre était mon dada favori, je chantais tous les mois dans des concerts amateurs et ma foi j'étais fier de mon petit succès personnel ; ma chanson préférée ? La boîte à soldats.

« Au lycée j'avais un professeur qui, lorsque la classe avait dix minutes pour la récompense, ils chantaient... On a toujours ri de moi. Comprenez-vous pourquoi ?

« Devant cette idée fixe de la musique et du théâtre, mes parents me donnèrent l'autorisation de partir pour Paris, et voilà comment s'est réalisé mon rêve.

« Depuis, j'ai eu le très grand honneur, il y a quelques années, tournant un film en Allemagne, de diriger pendant une heure l'Orchestre philharmonique de Berlin. Je vous jure, ajouta Lucien Baroux, que je me suis pris au sérieux.



## MARGUERITE PIERRY

Jeunesse, jeunesse...

— Grosse, j'étais heureuse d'enfiler les cotillons de maman, car leur ampleur, leur étoffage sans restriction me donnaient un air important en avançant ma jeune poitrine. D'ailleurs inexistant.

« Mes goûts ? Rien de féminin ; j'étais un vrai garçon manqué. La comédie avait tous mes suffrages et dans des matinées enfantines les rôles masculins étaient mes préférés.

« Quel bonheur pour moi d'aller au théâtre, je vivais dans la pièce.

« Mes parents me conduisirent un soir dans un théâtre dont le spectacle me bouleversa littéralement, tant et si bien que le lendemain, dans la nuit, je me levais brusquement et je me mis à rejouer le rôle d'un des protagonistes de la veille. J'avoue franchement que la pièce m'avait tellement frappée qu'effectivement cela « frisait » la communion cérébrale.

« Tout en poursuivant mes études jusqu'à Normale, je bûchais mes classiques et mes débuts sur scène concrétisèrent mon amour : être comédienne.



## JACQUELINE FERRIÈRE

La jeune et pétillante Jacqueline, qui est à son premier film, a encore dans ses yeux de myosotis l'émerveillement de ses jeunes années.

— Quand j'étais une petite fille, je me sentais attirée vers le chant et le piano ; mon suprême désir était de produire à la Salle Pleyel en compagnie de mon professeur afin de donner un récital idéal.

« A dix ans, j'étais une fervente du théâtre et je tenais déjà ma petite place dans les opérettes.

— Jacqueline, pensiez-vous faire du cinéma ?

— Oh non ! (Jamais l'idée de tourner m'était venue), mais je suis plus ravie que jamais, car cela me paraît un rêve !

« Est-ce que j'aurais voulu rester enfant ? Je pense que oui.

« Sans doute, c'est charmant de grandir en même temps que les lettres de votre nom sur un écran. Mais il faut s'étudier, s'observer. C'est pourquoi je m'efforce de demeurer simple.



## FERNAND GRAVEY

Impossible de traverser le salon, des armées de soldats de plomb se livrent bataille. Après quelques instants de réflexion, la figure du petit Fernand se détend, puis un rire éclate :

— J'ai trouvé, ils sont cuits !

Victoire ! Par une habile manœuvre, les armées bleues se dégagent et déciment les divisions de l'armée rouge.

— Naturellement, quand tu seras grand, tu deviendras officier ?

— Non, monsieur, je serai marin.

— Mais si tu ne pouvais pas devenir marin ?

— Je voudrais devenir chef d'orchestre ; vous savez, monsieur, je joue très bien de l'harmonica et de l'accordéon, et puis un métier qui me plairait aussi c'est celui de coiffeur.

— Pourquoi coiffeur ?

— Parce qu'ils sont toujours bien coiffés et qu'il faut avoir du goût pour réussir ; un bon coiffeur est un artiste.

Rien n'a changé. Fernand Gravey, qui évoque cette période de son enfance heureuse, a toujours le même esprit jeune, primesautier.



## JEAN TISSIER

Jean Tissier reste quelques instants rêveur.

— Voilà : à 10 ans, je voulais devenir médecin, puis quelques années plus tard j'ai changé, la médecine ayant cessé de me plaire.

« Je dois avouer que, jeune, j'étais d'une nature très changeante et ma foi je le suis encore quelque peu. Jusqu'à 18 ans, j'étais très fort en piano, en langues vivantes ; brusquement j'ai abandonné le clavier et fermé les grammaires.

— Quelle était votre distraction favorite ?

— Lorsque le diabolito faisait fureur ; j'étais un fervent de ce jeu d'adresse et virtuosité ; puis, constatant qu'il me serait difficile de faire mieux, sans transition ni regret, j'abandonnais un jour ce jeu que j'avais chéri. Et voilà mon caractère !

LUCIEN GUIDEZ.



## MARIE DÉA

Grande, fine, souple, avec un visage délicieusement régulier, voilà Marie Déa. Elle nous dit :

— Petite, j'étais un véritable démon, un vrai garçon manqué ; courir les bois et les rochers, escalader, grimper, voilà mon bonheur.

« La lecture était ma distraction favorite et j'avais pris l'habitude de me percher sur un arbre touffu ; et là, bien cachée dans le feuillage, je pouvais sans crainte de déranger, satisfaire ma passion.

« J'ai un faible pour les gosses ; mon ambition aurait été de me consacrer à leur défense. Etre doctoresse ou avocate près les tribunaux, voilà à quoi j'ai souvent rêvé.

Petite, on me trouvait partout où une jeune enfantine mettait aux prises filles et garçons ; je prenais parti pour le plus jeune et bien souvent je rentrais à la maison quelque peu griffée mais satisfaite de mes exploits.

« J'aspire en outre à pouvoir courir en pleine campagne. Et je suis encore très propre à rêver comme jadis, comme hier... Si j'osais, je vous dirais que mes plus beaux rêves se sont encore ceux de demain !



Van Bergen, le génial constructeur...



Wilfrida, sa parfaite épouse...



# L'EMPREINTE du DIEU

DISTRIBUTION :

Pierre Blanchard .....	Domitien Van Bergen.
Annie Ducaux .....	Wilfrida Van Bergen.
Jacques Duménil .....	Gomar.
Blanchette Brunoy .....	Karélina.
Pierre Larquey .....	Mosselman.
Ginette Leclerc .....	Fanny.
Hélène Manson .....	Jeanne.

maison, foyer pour se réfugier enfin chez les Van Bergen qui habitait dans Bruges même une somptueuse demeure... Et ce fut alors une vie enchantée après l'enfer du maudit cabaret. La confiance qui régnait entre l'ingénieur et sa femme, l'atmosphère de luxe, mais aussi de tendresse et de paix qui semblait envelopper leur amour, apportaient à Karélina l'image du vrai bonheur.

Son caractère retrouvait une gaieté, un enjouement dont elle s'étonnait elle-même. Ensemble, ils voyagèrent. Mais comment se seraient-ils doutés qu'un drame naissait peu à peu dans le jeune cœur de leur protégée ? Ils ne savaient pas que Karélina contemplant souvent avec amertume l'image de leur bonheur, ils ignoraient encore qu'un étrange sentiment qui n'était pas de jalousie, de basse envie, mais de tendresse désespérée gagnait peu à peu l'âme de Karélina, une admiration qui ne voulait pas être de l'amour...

Or, un beau jour, on apprit que Gomar sortait de prison. Mis au courant des événements, il se rendit chez Van Bergen pour reprendre sa femme. Ce fut l'ingénieur qui le reçut. Il défendit celle qu'il avait recueillie sous son toit.

Gomar appela Karélina. Elle vint... Et ni Domitien, ni sa femme ne comprirent, ce jour-là, pourquoi la jeune femme préféra retourner avec son mari, quitter cet asile où tout lui souriait, pour l'infâme bistro où elle avait tant souffert.

Le jour même on fêta le retour de Gomar. Un concours de buveurs de bière mit aux prises le contrebandier et ses amis. Ignoble beuverie, bientôt suivie d'une scène atroce où Gomar, à demi-fou, poursuivit sa femme à coups de ceinture, jeta tous ses invités à la porte, brisa chaises et verres. Dans l'âme de la brute, une haine toujours plus violente s'amassait contre Van Bergen.

Une pensée le poursuivait, tenace : saisir ce gringalet par les épaules et lui flanquer une « trempe » dont il se souviendrait. Un piège était facile à tendre pour l'amener ici. Gomar envoya un télégramme signé Karélina, appelant Van Bergen, un S.O.S. que l'ingénieur ne laisserait sûrement pas sans réponse. Il vint lui-même, mais en apprenant le stratagème il n'attendit pas que Gomar trouva un prétexte. Cet « homme exceptionnel » connaissait aussi les règles de la lutte et en quelques passes habiles, il laissa le colosse à terre, mis knock-out très proprement.

Et cette fois, il ramena Karélina à Bruges. A nouveau, la vie reprit comme autrefois, heureuse. Gomar se consolait de sa rancune avec Fanny et la fraude. Mais une nuit, deux douaniers surgirent tout à coup derrière lui, le maîtrisèrent ; et il reprit la route de Menin entre les gendarmes : dix-huit mois à « tirer », ce n'est pas rien !

Pendant ce temps, hélas ! l'inévitable devait s'accomplir. Un jour où Van Bergen allait à Zeebrugge, il emmena Karélina, sa femme étant prise ce jour-là. Ils s'étaient promenés longtemps à travers les dunes, dans la grisaille du vent du large. Quelle confiance, quelle minute de folie les avaient jetés l'un vers l'autre ?

...Le lendemain, rendus au foyer qu'ils venaient de briser, ils ne purent supporter une faute d'autant plus atroce qu'elle accablait une âme si confiante. Wilfrida écouta la confession de Domitien ; tout son bonheur croulait brusquement, toute une vie de tendresse et d'espoir. Elle voulut s'effacer, céder la place à « l'autre ». Mais déjà, avec un seul mot pour demander pardon, Karélina était partie...

Un jour, comme il s'apprêtait à sortir, Van Bergen trouva le vieux Mosselman à sa porte. Ce fut de lui qu'il apprit la retraite de Karélina et la naissance de son enfant, menacés l'une et l'autre par Gomar sorti de prison. Van Bergen put tenir son enfant dans ses bras, connaître une heure la joie d'être père... Hélas ! quand il s'apprêta à remonter en voiture, Gomar lui tira un coup de revolver en pleine poitrine. Son forfait accompli, pourchassé par la foule, le criminel s'enfuit vers la plage, mais le sable mouvant le retint mieux que toutes les mains humaines et lui servit de tombe...



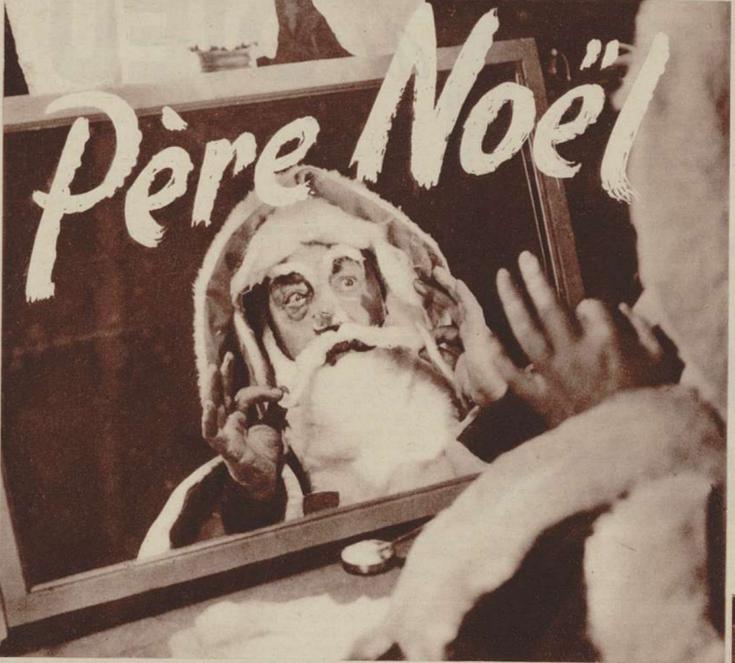
Gomar, le brutal, contrebandier...



Karélina, la petite fille sans joie...

(Photos du film.)

# L'assassinat



Harry Baur est le Père Noël du film « L'Assassinat du Père Noël » que Christian-Jaque a réalisé pour la Continental-Films, d'après le roman célèbre de Pierre Véry.

L'HOTE INSOLENT  
par HARRY BAUR

Lorsqu'on a trouvé un type on croit avoir tout fait. Même si on a la certitude de l'avoir copié, on sent subsister en soi l'incertitude d'avoir un espace à remplir entre celui que l'on est et celui que l'on va devenir. Je dis que celui que l'on va devenir est sans gêne.

Peu à peu l'hôte insolent vous met à la porte; il vous a prêté une voix, il vous prend la vôtre, vos gestes à vous et se les adapte. Une marche qui vous obligera à rester vouté comme lui. La moustache que vous lui avez empruntée, il faut la retirer pour déjeuner; il faut effacer ses dents noires et décoller ses sourcils.

Mais après le repas il vous faut tout remettre bien en place, ni trop haut ni trop bas. « Il » vous impose sa photo grossie, ses deux mèches blanches et ces cache-cols tordus qui sont les siens. Il vous a prêté sa voix, dis-je, mais aussi sa naïveté, sa véhémence et son orgueil.

Il vous a obligé à vous enivrer dès le matin d'un liquide composé de vin largement arrosé. Par sa faute, vous souffrirez de l'estomac pendant plusieurs jours.

Quand vous aurez giflé « votre fille » (à qui vous avez bien plus envie de faire la cour), vous aurez le regret d'avoir porté la main sur le saint que votre personnage a brûlé.

Ce malotru vous a dépassé; malgré tout on vous reprochera d'être factice.

Je pense bien! Vous voyez-vous à la merci de ce fatras d'actions qui ne seraient pas les vôtres?

Vous voyez-vous agonisant pour de bon toutes les fois que nous mourons, ou pleurant de vraies larmes toutes les fois qu'un chagrin vous est imposé? Nous aurions des soucis à remplir avant que, pour notre compte, nous ayons une peine à satisfaire.

Il en est qui aiment des exhibitions de désespoir personnel au profit d'une comédie. Ils accepteraient ces Shylocks, la meurtrissure de votre chair pour les quelques sous que nous gagnons.

Je sais, on va rire, pour « ces quelques sous »!

Laissez-moi vous dire que ceux qui rient sont sans doute un peu plus maladroits que nous.

Ils entendent que les plus payés doivent en donner pour leur argent. Que les moins payés ont le droit d'être moins sévères et que même pour rien du tout on doit donner des émotions réelles de petites morts.

Nous n'y pouvons pas grand-chose. Il n'y a aucun prix pour cela. Souffrir, encore passe, c'est même de notre métier d'en avoir l'air; se saouler nous le voulons bien à la limite où notre estomac le supporte, mais mourir, ça ne vient pas de nous, ni de la volonté d'un critique, ni du désir d'un producteur, ni de l'imagination d'un metteur en scène. Il faut se fier au Père Éternel qui décide parfois de vous appeler dans l'autre monde sans grandeur et sans drame, en vous décochant un simple briquet sur la tête.

Car le Père Noël passe tous les ans par les cheminées pour voir ses amis les enfants; quoi d'étonnant qu'un chemin de fer lui échappe, qu'un avion glisse malgré lui de sa hotte? Les enfants entendent du bruit dans la cheminée, ils pensent que le Père Noël est obligé de surveiller sa barbe blanche, sa hotte trop large et que la nuit il ne fait pas clair sous les toits.

# Le CHEMIN DE LA LIBERTÉ

(2)

RÉCIT  
CINÉMATOGRAPHIQUE  
de Jean VALROGER  
d'après le film de  
ROLF HANSEN

DISTRIBUTION :  
Antonia : Zarah Leander  
Detlev : Hans Stüwe  
Oginski : Siegfried Brenerer  
Louise : Ever Immermann

RESUME DES PRECEDENTS NUMEROS  
Le jeune baron Detlev von Blossin a quitté son domaine de Poméranie pour épouser à Vienne une célèbre cantatrice italienne, la Corvelli. Sa vieille mère, impatiente de connaître sa bru, lui a demandé, vainement jusqu'alors, de rentrer au château. La cantatrice ne peut se résoudre à abandonner le théâtre...

Il attend impatiemment la fin du spectacle. Quand le rideau sera tombé définitivement sur cette scène où une Assyrie de pacotille étale sa mirifique opulence, quand les bougies seront éteintes, quand les spectateurs seront partis et que le théâtre se replongera dans la nuit, alors seulement Antonia sera à lui, pour de bon. Depuis un an, il a attendu cet instant. Il a attendu qu'Antonia rompe avec son passé, qu'elle s'arrache au monde truqué de la scène. Enfin, il a sa promesse : cette création de Semiramis sera sa dernière apparition sur les planches. Ce soir, elle dit adieu au théâtre. Et après-demain, ils prendront la diligence, elle et Detlev, ils fuiront Vienne, ils rouleront vers cette saine, cette souriante, cette heureuse Poméranie où le printemps va commencer à faire pousser les feuilles et les fleurs. Antonia Corvelli, cette reine de Vienne, ne sera plus, dans la vieille maison des Blossin, qu'une femme aimée et aimante!...

Tandis que lui parvient la voix magique d'Antonia, Detlev compte ardemment les minutes qui le séparent de la fin du spectacle : encore dix, encore sept, encore cinq...  
— Ah! baron, vous voulez vraiment enlever une femme pareille à mon théâtre?  
C'est le directeur de l'Opéra qui vient de surprendre Detlev.

— Mais oui, monsieur le Conseiller, nous partons dans deux jours, irrévocablement.  
— En êtes-vous bien certain?  
— Tout à fait.  
— Ah! baron, avec les femmes il ne faut jamais être trop sûr! Je connais la signora depuis plus longtemps que vous, voyez-vous...  
— Que voulez-vous dire par là?  
Mais la femme du directeur — lourde, mûre et fardée — vient de les rejoindre et s'interpose avec énergie :  
— Oh! il ne veut rien dire, baron, absolument rien! Ne vous tourmentez pas... Les applaudissements ont longuement crépité. Maintenant, Antonia sort de scène.

Autour d'elle, dans les couloirs, dans sa loge, s'empresse toute une cour d'habitues des coulisses :  
— Divine... Exquise... Admirable...  
Mais Barbaccia, l'athlétique soubrette d'Antonia, Barbaccia, Italienne aux cheveux huilés, Barbaccia arrache « son » Antonia aux mains de la foule. Et elle glisse aux inités, énigmatique, malicieuse :  
— Une bonne nouvelle vous attend...  
Enfin, Antonia peut s'éclipser. Et Detlev, qui n'a pas réussi à la rejoindre, Detlev agacé, émerveillé par tout ce bruit, toute cette foule, se retrouve face à face avec le directeur.  
— Ah! mon cher baron, clame celui-ci, je vous le disais bien! Vous l'a-t-elle fait digérer, la surprise?  
— Quelle surprise?  
— Mais, le nouveau contrat.  
— Un contrat?  
— Mais oui, Madame l'a signé pendant l'entracte. Elle reste à mon théâtre. Elle reste à Vienne!

Blême, tremblant, Detlev bouscule tout le monde, se précipite vers la sortie... Rejoindre Antonia... Lui parler... Lui dire qu'elle vient d'ancêtre tous ses rêves, qu'elle vient de le jouer injustement, cruellement.

CHAPITRE III  
DEUX MONDES  
— Tu ne connais pas Blossin, Antonia... Les champs et le lac, et notre maison...  
— Tout cela est sans doute très beau,



Tu ne connais pas Blossin, Antonia... Les champs et le lac, et notre maison...



Detlev parle à sa femme avec emportement, avec passion...

C'est la première visite qu'Oginski lui fait depuis son mariage...



(Photos ACE.)

Detto. Mais je ne peux pas partir maintenant, comprends-tu...  
Detlev a enfin réussi à arracher sa femme à la foule. Il l'a entraînée dans leur chambre, et là, il lui parle avec emportement, avec toute sa passion.

— Il faut que nous en finissions, Antonia... J'ai patienté pendant une année. Mais je ne peux plus et je ne veux plus continuer à me traîner ici, dans ton théâtre, dans tes salons, comme un comparse. Comprends-tu : j'en ai perdu l'estime de moi-même!  
— Mais Detlev...  
— Antonia, voilà plus d'un an que je suis loin de chez moi. Je ne peux pas abandonner ainsi mes gens, mes terres, ma famille... J'ai mes responsabilités, moi. J'ai mon travail. Je ne suis pas un salonnard viennois, mais un propriétaire de Poméranie qui doit s'occuper de ses affaires, trimer dur...  
— Et moi? N'ai-je pas une profession, moi aussi?  
— Si, Antonia, tu es ma femme.

— Ne le fais-je pas bien, mon métier de femme?  
Elle l'attire doucement, et, d'un geste félin, elle l'enlace. Soudain, il éprouve un terrible besoin de se jeter à ses pieds, de baiser la fine dentelle de sa jupe, ses petits souliers de satin, ses bas transparents... Il ne résiste plus au parfum chaud et capiteux qui coule de sa chair, de son linge, de sa robe... Mais il se reprend brusquement; il chasse le vertige...  
— Non, Antonia, non et non! Il faut que nous nous arrachions à cette existence indigne, à cette bohème, à cette veulerie, à ce luxe...

Mais, Detto, quelle vie est plus merveilleuse que celle du théâtre? N'est-ce pas parce que je viens d'un monde tout différent du tien, d'un monde gai, plein de couleurs, de joie, de musique, que tu n'aimes?  
Elle s'est renversée sur le sofa et sa longue robe à traine s'est relevée sur ses jambes admirables. Une lumière savante carresse ses cheveux aux reflets d'or et de cuivre.

Mais Detlev fait un grand effort sur lui-même. Il dit tristement, d'une voix sourde :  
— Je crains que nous ne nous comprenions plus, Antonia. Je crains que nous vivions dans deux mondes différents.

Dans les salons de la Corvelli, cependant, les papotages mondains vont leur train. Un impresario, déboutonné et hilare, conte des anecdotes juives assez grasses. Un ténor italien — au profil ovin, aux yeux en amandes — épate les allées et venues du comte Oginski.

— Sancta Madona, glousse-t-il, comme j'en envie, ce brigand! Dire qu'il triomphe partout : en amour, en politique, en affaires! Amant de la plus belle femme de Vienne, spéculateur toujours heureux et ami de Metterlich, l'homme le plus puissant de l'Empire... Sacré veine!

— Vous retardez, mon cher, sur une petite théâtrale. Le comte Oginski n'est plus l'amant de la plus belle femme de Vienne car vous appliquez sans doute ce qualificatif à notre séduisante Antonia?

(A suivre.)



# Histoires de Chiens

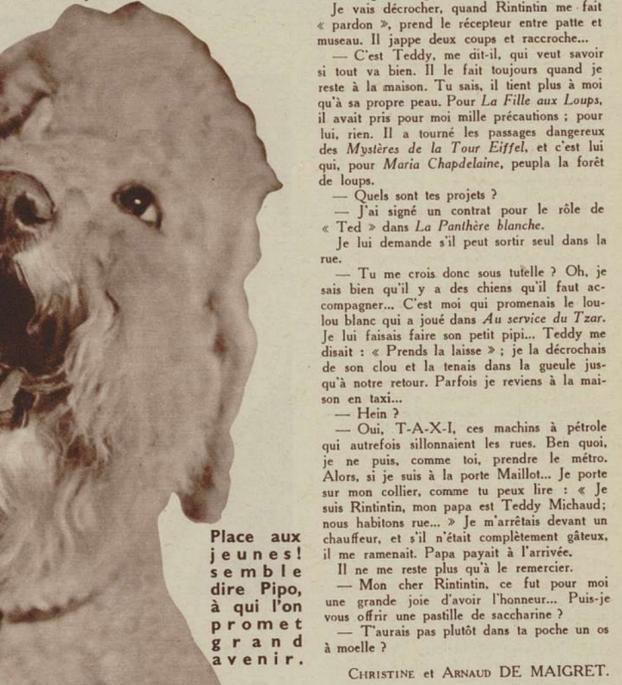
RINTINTIN, CHIEN-LOUP

**ENTRÉE !**  
 Une chambre sombre, tapissée d'affiches, de peaux de crocodiles et de « bo-létras » tressées par les Peaux-Rouges argentins (ces boules de plomb dans une gaine de parchemin qu'ils jettent dans les pattes des taureaux pour les capturer). Et le lit, qui bascule verticalement, dégage la pièce, devient armoire...  
 Je regarde un découpage en contreplaqué du héros. Mais lui-même, où se cache-t-il ?  
 Rintintin émerge de sous le bureau, et me donne une cordiale poignée de pattes. Je l'interroge sur ses aventures.  
 — Comme tu sais, j'ai été blessé et fait prisonnier (j'ai encore une cicatrice sur la fesse gauche). Papa, atteint, à côté de moi, du même éclat d'obus, était dans le coma : on l'a transporté à l'hôpital, et c'est la première fois que nous nous sommes quittés... Ça m'a fichu le moral à zéro. (J'avais tourné un film de guerre, mais c'était au studio, des pétards en carton, et les acteurs qui me donnaient du sucre.) Prisonnier, les Allemands m'ont soigné puis rendu la liberté. Je suis revenu à la maison à pied...  
 — Quel était ton activité militaire ?  
 — Sanitaire. Mais pendant huit jours, j'ai ravitaillé les gars, bloqués entre Rhin et Moselle. Je me faufilaient entre les barbelés ; je suis revenu un jour les poils arrachés, mon brassard ensanglanté ; mais les vivres, je ne les avais pas perdus ! Tu aurais dû entendre les cris de joie des copains en me voyant !  
 — Comment as-tu débuté ?  
 — Je jouais le chien-détective dans un drame policier. J'allais toucher moi-même mes cent balles à la caisse, et je les remettais à Papa dans son chapeau.  
 — Raconte-moi un souvenir.  
 — Dans *Terre d'Angoisse*, je devais mordre Léon Mahot, le traître déguisé en prêtre. Attaquer un prêtre, au début, tu comprends, ça me gênait... Mais j'ai vite compris que c'était lui l'espion (ça se remille, ces choses-là) — et j'ai bondi dessus en vigueur ! Mais la prise de vue rate, puis le son... Je remets ça, j'y prends goût. Alors, quand pour la septième fois René Jayet, le metteur en scène, me crie : « Vas-y », eh bien, pour rigoler, c'est lui que je découlotte des bretelles au pantalon.  
 — Drrring du téléphone...  
 Je vais décrocher, quand Rintintin me fait « pardon », prend le récepteur entre patte et museau. Il jappe deux coups et raccroche...  
 — C'est Teddy, me dit-il, qui veut savoir si tout va bien. Il le fait toujours quand je reste à la maison. Tu sais, il tient plus à moi qu'à sa propre peau. Pour *La Fille aux Loups*, il avait pris pour moi mille précautions : pour lui, rien. Il a tourné les passages dangereux des *Mystères de la Tour Eiffel*, et c'est lui qui, pour *Maria Chapdelaine*, peupla la forêt de loups.  
 — Quels sont tes projets ?  
 — J'ai signé un contrat pour le rôle de « Ted » dans *La Panthère blanche*.  
 — Je lui demande s'il peut sortir seul dans la rue.  
 — Tu me crois donc sous tutelle ? Oh, je sais bien qu'il y a des chiens qu'il faut accompagner... C'est moi qui promènerais le loup blanc qui a joué dans *Au service du Tsar*. Je lui faisais faire son petit pipi... Teddy me disait : « Prends la laisse » ; je le décrochais de son clou et le tenais dans la gueule jusqu'à notre retour. Parfois je reviens à la maison en taxi...  
 — Hein ?  
 — Oui, T-A-X-I, ces machins à pétrole qui autrefois sillonnaient les rues. Ben quoi, je ne puis, comme toi, prendre le métro. Alors, si je suis à la porte Maillot... Je porte sur mon collier, comme tu peux lire : « Je suis Rintintin, mon papa est Teddy Michaud ; nous habitons rue... » Je m'arrêtais devant un chauffeur, et s'il n'était complètement gâté, il me ramenait. Papa payait à l'arrivée.  
 — Il ne me reste plus qu'à le remercier.  
 — Mon cher Rintintin, ce fut pour moi une grande joie d'avoir l'honneur... Puis-je vous offrir une pastille de saccharine ?  
 — T'aurais pas plutôt dans ta poche un os à moelle ?

Rintintin ! Quelle vedette d'hier a gardé si belle renommée...  
 PIPO, CANICHE

Nous avons interviewé Pipo, vedette de *Parade en Sept Nuits*.  
 En réalité, Pipo ne ressemble à personne ; il a son type bien à lui, un type caniche nettement accusé, et qui, pour tout dire, ne manque pas de chien.  
 Nous avons réussi à interviewer cet animal. Nous pouvions affronter les créatures les plus ritives à l'interview et nous sommes de taille à faire parler un tigre du Bengale, un flamant rose ou même un Pierre Fresnay dans ses plus mauvais jours.  
 Voici donc la conversation que nous avons eue :  
 Pipo. — Mon cher, vous avez vu le film, je ne vous raconterai donc pas le scénario. Sachez cependant que cette histoire m'a plu tout de suite et que j'ai accepté le rôle, d'accord avec ma maîtresse, sans demander la moindre modification.  
 Nous. — Vraiment ?  
 Pipo. — Ouah. D'habitude, les chiens, au cinéma, se bornaient à ne faire qu'une seule composition par films. Ils étaient chiens policiers, chiens de berger ou encore chiens d'appartement. Là, au contraire, il s'agissait d'être à la fois chien savant, chien bourgeois, chien policier, chien de berger et chien de fourrière. J'ai flairé le grand rôle...  
 Nous. — Mais, dites-moi, vous n'avez jamais tourné auparavant ?  
 Pipo. — Mon Dieu, non. J'avais bien d'autres chats à fouetter...  
 Nous. — Et quelles sont vos impressions sur le cinéma ?  
 Pipo. — C'est dur, c'est très dur. Il faut recommencer vingt fois les mêmes scènes. C'est à devenir enragé. Quel métier ! Un métier de chien, monsieur, un métier de chien...  
 Nous. — Vous avez tourné avec beaucoup de vedettes. Qu'en pensez-vous ?  
 Pipo. — Charmants, tous charmants. J'avais craint, primitivement, d'être reçu comme un chien dans un jeu de quilles, mais le metteur en scène, Marc Allégret, m'a présenté si gentiment à ces messieurs-dames que j'ai été adopté par tout le monde.  
 Nous. — Pourtant, vous avez bien une petite préférence ?  
 Pipo. — Ouah. Carotte ! Quel homme délicieux... Toujours le cœur et le sucre sur la main...  
 Nous. — Et avec les autres acteurs ou actrices ? Pas de mésentente ? Pas d'antipathie... même légère ?  
 Pipo. — J'en aurais eu que je ne vous le dirais pas. Je ne suis pas un chien qui rapporte, moi...  
 Nous. — C'est tout à votre honneur, mon cher Pipo. Mais il y a bien eu un petit quelque chose... un petit incident... Non ?  
 Pipo. — Oh ! Les chiens aboient, la caravane passe... En réalité, il s'agit d'un léger malentendu. Voilà : Je devais tourner une scène au cours de laquelle il me fallait monter sur le lit où était couchée Elvire Popesco. Eh bien ! ouah, j'ai refusé. On a beau se dire que c'est du cinéma, n'est-ce pas, mais entrer dans le lit d'une dame qu'on ne connaît pas, à mon avis, c'est exagéré... Elvire Popesco est une femme charmante, je n'en disconviens pas, mais, moi, vous savez, quand je ne suis pas mordu pour quelqu'un... Bref, ma vraie maîtresse, qui était au studio, a été obligée de se mettre en pyjama et de se cacher sous les draps. J'ai tourné ma scène sans hésitation, et voilà... Et Elvire Popesco ne m'en a même pas voulu de l'avoir regardée un peu en chien de fienteau...  
 Nous. — Et maintenant, quels sont vos projets ?  
 Pipo. — Eh bien ! je rentre de vacances et je suis prêt à reprendre le collier.  
 Nous. — Rien de précis ?  
 Pipo. — Pas encore... Mais je vais vous faire une confidence qui est presque un aveu : Je ne m'appelle pas Pipo et, en réalité, je suis une chienne. Mon vrai nom est Dinah Joyce...  
 Nous. — Nom d'un chien ! Mais c'est une révélation sensationnelle !  
 Pipo. — Mon rêve serait donc de jouer des rôles plus en rapport avec mon sexe.  
 Nous. — Chienne fatale ?  
 Pipo. — Nonnon... Ce n'est pas mon type.  
 Nous. — Chienne ingénue ?  
 Pipo. — Pourquoi pas ?

A ce moment, on apporte le thé. Pour être franc, nous primes le thé, mais Pipo s'empare de tout le sucre... Après quoi, nous partîmes enchantés d'avoir fait la connaissance de ce chien qui n'est autre qu'une chienne et ravi de cette jeune artiste qui a trouvé le moyen de ne pas être cabotine dans un rôle de cabot...  
 par JEANDER.



Place aux jeunes ! semble dire Pipo, à qui l'on promet grand avenir.  
 (Photos archives.)  
 Une scène de *Parade en 7 Nuits* où Pipo dispute la vedette aux meilleurs comédiens français...  
 CHRISTINE et ARNAUD DE MAIGRET.



## CHRISTIAN JAQUE nous parle des gosses du "PÈRE NOËL"

Après *Les Disparus de St-Agil* et *l'Enfer des Anges*, le nouveau film de Christian Jaque, *L'Assassinat du Père Noël* fait une large place aux enfants...  
 — Oui, j'adore travailler avec les gosses, nous confie le metteur en scène : ce sont de petits instruments dont on fait ce que l'on veut... quand on sait s'y prendre. Cette fois, le *Père Noël* nous permettait de jouer tout spécialement sur la sensibilité de nos jeunes acteurs. Beaucoup d'entre eux croyaient ferme à la réalité du personnage et ce n'est pas Harry Baur qui eût voulu les détromper... Au cours des visites du père Noël, nous avions une scène avec un gosse de cinq à six ans. Je l'avais pris à part le matin : « Voilà, tu n'as jamais vu le père Noël ? Eh bien ! aujourd'hui si tu es bien sage, tu le verras... nous t'avons amené ici pour ça ! » Le gosse ouvrit des yeux ronds et toute la journée fut dans un état qui me fit craindre un moment de le voir tomber en syncope. Le moment venu, Harry Baur se présente vêtu de sa large houppelande. L'enfant passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais se prête docilement à tout ce qu'on lui fait faire. Pourtant un bon moment après la scène, il vint me demander pourquoi le père Noël ne lui avait pas apporté le mécano réclamé au Noël précédent...  
 « Harry Baur, informé, s'excusa, en bon père Noël, de la rareté des métaux, au grand étonnement de l'enfant devant ce don divinatoire. Mais nous avions encore une scène à tourner qui finissait très mal pour l'enfant, car il devait recevoir une gille de son père. Pour éviter de l'effrayer, on répéta en remplaçant la gille par une caresse. Enfin, lorsqu'on tourna, il fallut s'exécuter... Ce fut une belle crise de colère et de larmes du pauvre gosse qui n'y comprenait plus rien. Et, seule l'intervention du père Noël qui, avec l'aide de l'accessoiriste, fit descendre un « chemin de fer » par la cheminée du décor, put calmer l'enfant... Il n'est d'ailleurs pas revenu de ce cadeau de Noël en plein mois de mars !...  
 P. A.

## Le concours du "VALET-MAITRE"

Notre concours du « Valet-Maitre », dont les conditions ont paru dans notre dernier numéro, a obtenu un très grand succès de la part de nos lecteurs. Chacun a voulu voir le dessous des cartes. On peut encore envoyer sa réponse. Héritage de nos lecteurs est doté de nombreux prix, dont un premier prix en espèces de 1.000 francs. Le second prix : 500 francs ; le 3<sup>e</sup> : 300 francs ; le 4<sup>e</sup> : 250 francs ; le 5<sup>e</sup> : 100 francs et des 50 prix suivants ; disques du film avec dédicace d'Henry Garat ainsi que des brevets en email à l'effigie du *Valet-Maitre*.  
 Tous ces prix sont offerts par les producteurs du film : la S.E.S.P.C. et par ces distributeurs : la Société C. L. F. qui ont, de concert avec *Ciné-Mondial*, arrêté les conditions du concours.



En raison de l'abondance du Courrier, il ne sera plus répondu que contre 2 francs en timbre-poste.

M. JEAN. — J'ai 19 ans et ai quitté mes parents, mon travail et tout ce que j'avais de plus cher au monde pour pouvoir me retirer de l'adolescence et je commence à désespérer ! Ainsi, je suis parti un matin d'hiver, sans prévenir personne de ma décision irréversible et me suis retrouvé seul, sans soutien, dans ce grand Paris que j'aimais sans en avoir conscience. Vous faire des reproches ? Non... je n'en ai pas le courage. Avez-vous été au 104, Champs-Élysées porter votre photo ? Dans la négative, rendez-vous vite à cette adresse... et en même temps passez à nos bureaux, nous vous donnerons d'autres renseignements. Allez, reprenez un peu courage et envoyez un petit mot gentil à votre maman qui doit avoir tant de peine de votre départ...  
 ESPoir. — Je désirerais apprendre le montage négatif son et image du film, où faut-il m'adresser ? — Voici l'adresse d'un cours spécialisé : Ecole Vaugirard, 85, rue de Vaugirard, Paris.  
 M. BELLARD. — 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>. — Ces deux artistes ne sont plus en France. 3<sup>e</sup> Danielle Darrieux n'est pas encore revenue à Paris, 4<sup>e</sup> Nous avons pris bonne note de votre suggestion, mais figurez-vous que... nous y avions déjà pensé !  
 JACQUES X., réfugié à Louviers (Eure). — J'ai 16 ans et demi et désirerais ardemment faire du cinéma. Faut-il du talent ? — Quelle question ! Continuez vos études jusqu'au brevet et puisque vous avez des facilités pour apprendre, adressez-vous à un professeur de diction qui vous dirigera, si vous avez des dispositions, dans cette voie artistique. Avec du travail, votre « étoile » deviendra peut-être « talent ». Envoyez-moi la lettre que vous désirez faire parvenir à Henri Decoin.  
 JEAN R., A VARENNES-SUR-SEINE. — Quel est le titre de la valse jouée dans la bête humaine ? — « Valse Rouge ».  
 BERNARD F., A PARIS (15<sup>e</sup>). — Jacqueline Delubac et Georges Grey lors de notre course aux autographes sont montés à la station « Opéra » et ont changé à « Concorde ». Cependant Georges Grey tournant ce samedi dans « Cartacalha » est arrivé une heure en retard à notre rendez-vous... Puisque Jacqueline Delubac lui a gentiment pardonné... j'espère que vous voudrez bien faire de même !  
 JACQUES V. (Ch.-Inf.). — Je vais avoir dans quelques temps 17 ans... je ne veux pas travailler durement et j'aime tellement le cinéma... aussi, découragé, je crois que je vais me faire disparaître... ce qui est mieux que de continuer cette vie de chien... En attendant, je vous envoie une petite

## LES ACTUALITÉS DE LA SEMAINE

A noter cette semaine un reportage bien fait, qui nous emmène à Bouin, en Vendée, où quelques gens s'occupent à reconstruire une digue. Ce n'est pas seulement une suite de photographies bien choisies, mais aussi un montage cinématographique où l'art du metteur en scène intervient.  
 Même remarque à propos des images qui nous montrent les diversissements qui agrémentent la vie des ouvriers français travaillant en Allemagne. Un fond sonore, adroitement utilisé, crée une ambiance qui nous maintient dans l'état d'esprit de ces quelques Français éloignés de la mère-patrie.

Un bombardement impressionnant de l'île d'Esel nous vient de Russie où la guerre se poursuit plus âpre, plus intense, plus douloureuse que jamais. La chute d'un avion touché par la D. C. A. et qui s'abat derrière une maison, dans un fracas significatif, tandis que s'élève un immense panache de fumée, est également, techniquement parlant, un émouvant document.

## LES DISQUES

La musique est la patrie de l'âme.  
 Aux disques qui tournent, s'ébauchent des paysages sonores.  
 Malgré le manque de matières premières, chaque maison éditrice s'efforce de nous tenir au courant des dernières nouveautés. Voici la chanson avec Reine Paulet (La Voix de son Maître) qui nous transporte en des paysages exotiques, à la fois tièdes et pleins de nonchalance ; *Je n'aime pas travailler* et surtout *Pasadena* si étrangement évocateur de fièvres de villes inconnues.  
 Voici les trépidants fox extraits de « Cora Terry » : *Des folies... des folies...* et *Je voudrais connaître tout ça* (Pathé) que Georges Briet a enregistrés sur un rythme très rapide.  
 Eva Busch est une étrange comédienne. On ne réside pas à sa voix à la fois sensuelle et malicieuse. Et qui a entendu une fois son enregistrement de *Bel Ami* (Columbia), se surprend tout naturellement à fredonner à sa suite « Mais quel coquin ! » Cette même artiste dans *Le clocher de mon cœur* montre les ressources d'une voix nuancée, très suave qui joue avec tous les allongements de la mesure.  
 Mlle Lucienne Delille, dont bien souvent j'ai dit la merveilleuse tendresse qui hante ses notes filées, met en valeur cette prenante valse chantée du film *Paradis Perdu* (Columbia). Dans les notes hautes comme dans les notes basses, elle chatouille avec les mille ressources de son timbre à facettes et il faut aussi l'écouter dans cette chanson, particulièrement bien venue *La Java du Bonheur du Monde*, due à la collaboration du tandem Assommonot. Inférieure à cette comédienne dans la même chanson, Mlle Hélène Sully, dans *l'Histoire de Jésus* (Pathé) sans atteindre au pathétique d'Edith Piaf, néanmoins, a des intonations justes qui témoignent d'un talent probe.  
 P. H.

chanson et ma photo... — Mais vous êtes très sympathique sur cette photo, vous respirez la jeunesse, la santé, et un mot, l'espoir... et vous parlez de mourir ? Pourquoi ? Parce que vous allez commencer un métier qui ne vous dit rien ? Vous êtes encore un enfant et vous pensez plainement encore dans l'irréel... Soyez fort et prouvez-vous que, déjà, sommeille en vous « l'homme »... Mettez-vous au travail courageusement, sagement, sans arrière-pensée... et surtout sans rancœur. Pendant vos heures de loisir, continuez à jouer de l'accordéon et à écrire de charmantes chansons pareilles à celle que vous m'avez envoyée... Mais je vais vous faire un aveu, je préfère recevoir des poésies... car si vous savez comme je chante faux...  
 THÉRÈSE S. — J'ai 17 ans et suis malade... Puis-je faire du cinéma et participer à l'un de vos concours ? — Mais certainement, petite Thérèse ! D'ailleurs un seul mot doit vous venir aux lèvres pour vous donner de l'espoir... et ce nom que tous nous connaissons, c'est... Joséphine Baker !  
 MAURICE LE BOUBE. — Danielle Darrieux n'est pas à Paris. Quant à Daniel Norman, je pourrais lui communiquer votre lettre mais suis au regret de ne pouvoir vous transmettre son adresse, nos règles d'administration étant formelles sur ce point.  
 MAURICE... A BIENNOT. — Ah ! un pseudo jeune... je ne vais pas être obligée de faire de la morale... quelle chance ! 1<sup>er</sup> J'ai transmis votre lettre à Louise Carletti avant son départ pour Cannes. 2<sup>e</sup> Un film d'une durée moyenne comporte environ 400 numéros de scènes. 3<sup>e</sup> Cette artiste est anglaise, 4<sup>e</sup> « Maman Colibri » sera sans doute projetée à nouveau sur nos écrans. 5<sup>e</sup> Impossibilité absolue de vous procurer un exemplaire sur ce film. 6<sup>e</sup> Pour faire du cinéma, il faut du talent, de l'intelligence... et un tantinet de sex-appeal !  
 REPORTAGE. — Adressez-vous à l'École de Vaugirard, 85, rue de Vaugirard, à Paris. Téléphone : Lit. 92-92.  
 JACQUELINE M., LUCIENNE G., JACQUELINE R. — Presque un pensionnal... En ce qui concerne Jacqueline Delubac et Georges Grey, voyez la réponse donnée à Bernard F., à Paris (15<sup>e</sup>). Je regrette de ne pouvoir répondre à votre seconde question, ce film ne devant pas être projeté.  
 ANDRÉ S., ST-MARX-LE-EGOLE. — C'est l'acteur Yves Deniaud qui tenait le rôle de Napoléon en « Quartier Latin ». Louise Carletti est partie pour Cannes, tourner « Annette et la Dame blonde ». Veuillez nous envoyer un mandat de 3 frs afin que je puisse vous faire parvenir les deux premiers numéros de « Ciné-Mondial ».  
 ANN-PARKER. — Merci de votre gentille lettre qui m'a valu

fait grand plaisir. J'approuve votre résolution de travailler la diction et vous donne à cet effet quelques adresses : Cours Baly, théâtre Montparnasse, 31, rue de la Gaîté ; Cours Mihalesco, 35, rue Ballu, Paris ; Cours Raymond, 7, rue Daunou, Paris ; Cours René Simon, 36, bd des Invalides, Paris. Si vous ne disposez que d'un petit budget, adressez-vous à Mme Du Mesnil qui a repris ses cours gratuits pour l'œuvre de la Schola-Ludorum, 28, rue George-Sand, Paris, 21 ans ! quelle merveille ! mais non, vous n'êtes pas trop « vieille » pour faire du cinéma... Pour de la figuration, adressez-vous au Groupement du Cinéma, section distribution, 78, avenue des Champs-Élysées et portez votre photo au 104, Champs-Élysées. A bientôt petit Michèle dite « Ann-Parker » !  
 FRANÇOIS G., LA ROCHELLE. — Je viens d'apprendre que M. Jean Dreville ne bientôt commencer la réalisation d'« Annette et la Dame blonde ». L'action de ce roman se déroule à La Rochelle, dans ses cafés, ses rues. Pourquoi ne prendrait-on pas les prises de vues des extérieurs du film à La Rochelle même, c'est une ville pittoresque, animée, ensoleillée... Vous pourriez peut-être suggérer cette idée à M. Jean Dreville, s'il ne l'a pas déjà eue... Eh bien, voilà qui est fait ! Êtes-vous satisfait ? sympathique Rochelais ou... Rochelais ?  
 MARCÉLUS D., — Je suis une fille admiratrice de Hannes Stetler. Puis-je correspondre avec cet acteur ? — Envoyez nous une lettre sous double enveloppe et nous la lui ferons parvenir.  
 Claude SUNLIGHT.

## LE COIN DU FIGURANT

Cette semaine AU STUDIO :  
 St-Maurice :  
 Le Prince Charmant. — Réal. : J. Boyer. Régie : Paritaire du spectacle.  
 Billancourt :  
 Annette et la Dame blonde. — Réal. : J. Dreville. Régie : Bryau.  
 Neuilly :  
 Mam'zelle Toinette. — Réal. : M. Tourneur. Régie : Wipi. Photoamar :  
 Patrouille Blanche. — Réal. : C. Chamborant. Régie : Jallé.  
 Buites-Chaumont :  
 Fièvres. — Réal. : J. Delannoy. Fin de tournage : autour du 20 octobre.  
 Pension Jonas. — Réal. : P. Caron. Régie : Jan.  
 Joinville et Francoeur :  
 Opéra Musette. — Réal. : R. Lelièvre-C. Renoir. Régie : Rivière.  
 François 1<sup>er</sup> :  
 Papa. — Réal. : R. Peguy. Régie : Paritaire du spectacle.

EN EXTERIEUR  
 Cartacalha. — Réal. : L. Mathot. Aux Sras-Marie-de-la-Mer. Le Moussaillon. — Réal. : J. Gourguet. Régie : Caudrelier-Marseille.  
 ON PREPARE  
 Vie Privée. — Prod. Régent, 63, Ch.-Élysées. Réalisateur : H. rescourt. La figuration sera reçue à partir du 10 novembre. Très peu de figuration.  
 Symphonie Fantastique. — Continental, 104, Ch.-Élysées. Réalisateur : C. Jaque. Régie : M. Metchikine. Réalisation probable : 20 octobre.  
 Juliette ou La Clef des Songes. — Discina, 12 bis, bd de la Madeleine. Figuration complète. Entrée en studios : 20 octobre.  
 La Maison des sept jeunes filles. — Régina, 44, Ch.-Élysées. Réalisateur : A. Valentin assisté de Vernet. Opérateur : Sécherre. Décorateur : Desnoët. Réalisation : 15 octobre. Figuration féminine seulement.  
 Industrie cinématographique, 118, rue de Richelieu. — Réalisation du film d'anticipation de Swoboda pour le début novembre. Figuration complète.  
 La Grande Espérance. — Lutèce Film, 49, av. Montaigne. Réalisateur : L. Poirier. Régie : Le Brument. Pas avant la fin d'octobre.  
 Les Petits. — S. P. C., 55, Ch.-Élysées. Réalisateur : D. Norman. Ne pas se présenter avant le 15 novembre. Nous en reparlerons.  
 La Nuit Fantastique. — U. T. C., 63, Ch.-Élysées. Réalisateur : M. L. Herber. Ne pas déranger avant le 25 octobre car il n'y a pas de régisseur.

NOUVEAU FILM  
 Andorra ou Les Hommes d'Aïrcin. — Film terminé à Royan. Réal. : E. Couzinet. Acteurs : Jean Chevrier, Jany Holt, Germaine Dermoz, Jean Galland, Zita Fiore, Romauld Joubé.  
 SAVEZ-VOUS QUE  
 Vous qui lisez ce « Coin du Figurant », rappelez-vous que plus de 4.000 hommes, femmes et jeunes gens vivent de ce métier.  
 Si, d'aventure, l'idée vous était venue de solliciter régisseurs et producteurs, sachez-vous qu'il y a autant de chômeurs et même plus que dans votre corporation.  
 Laissez travailler ceux qui depuis des années ont subi toutes les gloires et tous les revers ; ils vous en remercieront et ne pourront que vous souhaiter la reprise de votre travail.

DERNIERE HEURE  
 Général Film annonce la prochaine réalisation de deux nouvelles productions de Bernard Deschamps, le fin metteur en scène de M. Coccinelle : Ces deux productions auront pour directeur M. Gorot et s'intituleront *Graine au Vent*, film tiré du roman de L. Delarue-Mardrus, et *Retour de Flamme*.  
 L'ECHOTIER DE SEMAINE.

## "Les AFFAIRES sont les AFFAIRES" va être porté à l'écran

Les productions « Moulin à Vent » préparent : « Les Affaires sont les Affaires » d'après le chef-d'œuvre de Mirbeau. L'adaptation et les dialogues seront de Léo Marchand. Les présents : Raimu, Lefaur, Dorziat, Premier tour de manivelle probablement vers le 25 décembre.

**CINÉ-MONDIAL**  
 55, CHAMPS-ÉLYSÉES BAL. 26-70  
 C. C. P. 147.805 PARIS

**BULLETIN D'ABONNEMENT**

Je soussigné \_\_\_\_\_  
 demeurant : \_\_\_\_\_  
 à \_\_\_\_\_ Dépt. \_\_\_\_\_  
 déclare souscrire un abonnement de \_\_\_\_\_  
 à « Ciné-Mondial », au prix de \_\_\_\_\_  
 à dater du \_\_\_\_\_  
 Date : \_\_\_\_\_ Signature : \_\_\_\_\_

TARIFS DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Six mois	100 fr.
	Un an	195 fr.

TOUS LES  
VENDREDIS

Ciné-

mondial

*l'hebdomadaire du Cinéma*

N° 11. — 17 OCTOBRE 1941.

4<sup>F</sup>.

MARIA HOLST, la séduisante vedette d'Opérette.

(Photo Tobis-films.)